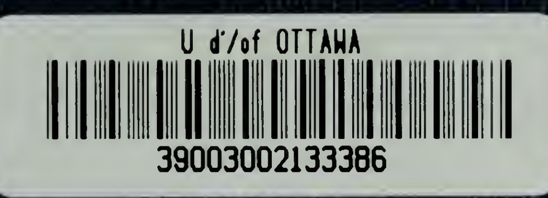




LE GILBLAS

DE

LA RÉVOLUTION,

OU LES CONFESSIONS

DE LAURENT GIFFARD.

IV.

CET OUVRAGE SE TROUVE:

Leipsig.	BOSSANGE frères, Reichs-Strasse. ZIRGÈS.
Manheim.	ARTARIA et FONTAINE.
Francfort.	JUGEL.
Berlin.	SCHLESINGER.
Bruxelles.	TARLIER.
Genève.	PASCHOUD.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4,
PLACE DE L'ODÉON.



Couché fils direx.

Giffard au Champ de Mai.

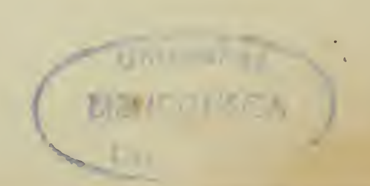
LE GILBLAS
DE
LA RÉVOLUTION,
OU LES CONFESSIONS
DE LAURENT GIFFARD.

PAR L.-B. PICARD,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME QUATRIÈME.

PARIS.
BAUDOUIN FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE DE VAUGIRARD, N°. 36.

1824.



LE GILBLAS

DE LA RÉVOLUTION,

OU LES CONFESSIONS

DE LAURENT GIFFARD.

IIe. PARTIE.—SUITE DU IIe. LIVRE.

CHAPITRE III.

GIFFARD EST EMPLOYÉ.

Henri s'était empressé de raconter à sa tante et à sa cousine tout ce qui s'était passé entre son père et lui. Les témoignages d'amitié que M. de Rinville avait donnés à son fils enchantaient la bonne madame Lefèvre. « Mais pourquoi n'as-tu pas vou-

» lu faire la pièce de vers qu'il te deman-
» dait? disait-elle à son neveu. Il me sem-
» ble qu'à ta place, moi, je ne négligerais
» rien pour plaire à ce brave homme de
» marquis ; tu l'auras fâché. » Henri se mit à sourire, et rassura sa tante, en lui disant que son père ne lui en voulait pas de son refus. Rose paraissait aussi heureuse que sa mère. Elle approuvait que Henri eût refusé de faire la pièce de vers : il lui semblait qu'il ne convenait pas à un homme qui venait de combattre dans les rangs de l'armée française, de célébrer les vainqueurs de la France. Cependant, malgré le bonheur que lui causait la carrière brillante qui s'ouvrait devant Henri, par le crédit du marquis, elle éprouvait au fond du cœur un fâcheux pressentiment. « Oui, disait-elle à sa mère, je crois qu'il se
» prépare un bel avenir pour mon cousin
» Henri ; mais quand je pense à tout ce
» que M. le marquis de Rinville peut s'a-
» viser de vouloir faire pour lui..... Qu'il

» soit heureux au surplus;.... votre bon-
» heur, le sien, voilà tout ce que je de-
» mande. »

M. le marquis de Rinville, comme chef de la branche aînée de sa famille, obtint des grâces, des faveurs, des places honorifiques et utiles qui lui permirent de prendre un état de maison plus considérable. Le vicomte de Rinville obtint une des places destinées à des gentilshommes dans la maison du roi; et cet homme, presque septuagénaire, disait d'une voix cassée qu'il espérait bien ne pas rester à ce premier degré. Le général Dérigny avait conservé son grade, ses titres; il venait d'être nommé commandant d'une division militaire. Henri avait repris son droit, rêvait à sa tragédie, suivait des cours de sciences et de belles-lettres au collége de France et au Jardin du Roi. Comme beaucoup de nos jeunes gens d'aujourd'hui, il étudiait, il s'amusait; au milieu de ces travaux divers, il savait trouver encore des momens pour

aller voir son père, et il passait toutes ses soirées auprès de sa tante et de sa cousine. M. de Volnis avait eu un peu d'humeur : il avait perdu ses actions dans les journaux ; on l'en avait consolé par une bonne petite sinécure. Cet homme-là était destiné à vivre de bénéfices : n'était-ce pas comme s'il eût retrouvé son ancien canonicat. Moi, je n'avais encore rien ; mais j'étais si confiant dans les promesses de M. de Rinville que je donnai ma démission de ma place d'adjudant de bataillon.

» Voyons? que demander?.... De quel » côté tourner mes vues?» Le marquis me proposa une place de concierge d'un château royal ; c'était celle de mon ami Philippe, l'ancien maître d'hôtel du premier consul. Loin de moi l'idée de faire tort à un ancien ami ! Mais il est certain qu'on va donner un successeur à cet ancien serviteur de Bonaparte ; autant vaut que ce soit moi qu'un autre. Cependant un emploi de concierge dans un château royal,.... c'est

ce qu'on appelle vulgairement un cul-de-sac. Pour commencer, je veux bien me contenter d'une petite place ; mais il faut qu'elle puisse me mener à d'autres.

J'avais entendu dire que pour mieux réprimer les délits de la presse, il était question de les prévenir. « Ce serait bien mon » affaire ! censeur royal !.... Moi ! qui par » intervalles, ai fait le métier d'homme de » lettres ! mais, pour être nommé censeur, » il faut attendre que l'on ait établi la cen» sure, et je suis pressé. »

On me dit qu'on allait nommer un inspecteur des petits théâtres : « Ah ! voilà » ce qu'il me faut ! j'y montrerai tant de » zèle et tant d'intelligence, qu'on recon» naîtra la nécessité d'étendre mon inspec» tion jusque sur les grands théâtres, et » je pars de là pour m'élancer plus haut. »

M. de Rinville s'offrit à me seconder de tout son pouvoir. « A l'instant même, mon » cher, me dit-il, je vais parler pour toi ; » que cela ne t'empêche pas de m'apporter

» demain un placet, une demande, une
» pétition, puisque c'est le mot d'aujour-
» d'hui ; je l'apostillerai de la bonne ma-
» nière, et je te réponds du succès. »

Rentré dans ma petite chambre garnie, je me frottai le front, je m'évertuai pour bien faire ma pétition. Dans la chaleur de la composition et voulant faire étalage de tous mes titres, je rappelai mon émigration, et je n'oubliai pas de mentionner que j'avais été dans la Vendée. Enchanté de mon beau morceau d'éloquence, j'allai le porter au marquis. Il avait tenu sa promesse, il avait parlé pour moi ; on attendait ma pétition. Le marquis l'apostilla sans la lire ; l'apostille était conçue dans les termes les plus flatteurs ; il certifiait tous les faits qui étaient contenus dans la demande.

Je fus renvoyé devant un homme tout récemment en place qui me reçut avec beaucoup de civilité. Il était avec un monsieur à peu près de mon âge qui avait une figure de solliciteur. Après avoir lu ma pé-

tition, et surtout l'apostille du marquis : « C'est à merveille, » me dit le brave homme à qui je m'adressais, et qui semblait ne vouloir mécontenter personne, « Oh! il » faudra bien que nous trouvions le moyen » de vous satisfaire tous. Certainement on » doit tout à un protégé de M. de Rinville ; » mais voilà monsieur, » ajouta-t-il, en me montrant la personne qui assistait à notre conversation. « Il sollicite précisé» ment la même place que vous, et il se » trouve qu'il a été aussi dans la Vendée. » — « Ah ! monsieur a aussi été... Il y a beau» coup de gens aujourd'hui qui se vantent » d'avoir combattu dans la Vendée ;... je ne » doute pas de la véracité de monsieur, » mais je vous prie de croire à la mienne. » — « En effet, » répondit avec un sourire malin mon compétiteur qui n'avait cessé de m'examiner avec attention : « Je me sou» viens d'avoir vu monsieur à Chollet, » avant le passage de la Loire : il y jouait » la comédie. »

A ces mots je me trouvai un peu déconcerté. Cependant : « Eh bien! ré-
» pliquai-je, quel mal d'avoir joué des
» pièces monarchiques pour animer le
» courage des braves Vendéens. » — « Oh!
» les Vendéens n'avaient pas besoin d'être
» encouragés par des comédiens. » —
» Mais, enfin puisqu'il s'agit d'une inspec-
» tion sur les théâtres?... » Voyant que la conversation pouvait devenir un peu vive, le personnage qui nous donnait audience nous dit qu'il pèserait nos titres, et il nous congédia. Ne me souciant pas de m'expliquer avec mon compétiteur, je le saluai et je pris un autre chemin que lui.

« Quel placet ridicule m'as-tu donc fait
» apostiller? me dit le marquis de Rinville;
» tu t'en vas dire que tu as combattu dans
» la Vendée, toi!..... parce que tu y as joué
» l'opéra-comique. ... Et tu m'attires des
» reproches!.... Au surplus, la place n'est
» donnée ni à toi ni à ton antagoniste ; on
» y a renoncé pour l'instant. Il faut que je

» te cherche autre chose; mais, je t'en » prie, fais un peu plus attention à ce que » tu mettras dans tes pétitions. »

Enfin, par les bons offices de monsieur le marquis, j'obtins une petite mission secrète dans plusieurs départemens. « Oh! » ceci vaut bien mieux qu'une inspection » sur les théâtres des boulevards. C'est » presque un emploi diplomatique. D'une » mission dans l'intérieur, il n'y a qu'un » pas à une mission chez l'étranger, et me » voilà sur le chemin des ambassades. »

La veille de mon départ, lorsque j'allai prendre mon diplôme et mes dernières instructions, je me trouvai avec beaucoup de monde dans le salon d'attente du grand personnage qui m'avait choisi à la recommandation du marquis. Pour me faire expédier plus vite, j'avais eu soin de dire assez haut à un huissier de cabinet, tout en le regardant avec dédain, que j'étais le protégé de M. le marquis de Rinville. Au nom du marquis, un jeune homme

d'une figure fort agréable, très-bien vêtu quoiqu'avec simplicité, s'avança vers moi, et d'un ton où il y avait beaucoup de politesse et presque de la timidité : « Puisque vous êtes le protégé » de M. de Rinville, me dit-il, vous de» vez connaître M. Henri Beaumont, un » jeune militaire à qui M. de Rinville » prend un grand intérêt? » — « Oui, sans » doute je le connais. » — « Une personne » arrivée tout récemment à Paris désire » vivement voir M. Henri; pourriez-vous » me donner son adresse? vous m'épar» gneriez la peine d'aller la chercher chez » monsieur le marquis. » — « Très-volon» tiers...» Je donnai l'adresse de Henri et de sa tante madame Lefèvre, dans la maison de laquelle il demeurait. Toujours curieux, j'allais demander quelle personne désirait voir Henri et ce qu'on lui voulait; mais l'huissier vint respectueusement me dire qu'on m'attendait pour m'expédier mon diplôme, et, quand je sortis, je ne retrou-

vai plus le jeune homme qui m'avait interrogé.

Dans la première ville où je m'arrêtai, je commençai à remplir ma mission avec un grand zèle, mais, il faut le dire, avec une bien grande inconséquence. J'étais envoyé pour rapprocher les esprits, calmer les haines, fondre les opinions, et je divisais, j'aigrissais, je brouillais, au lieu de pacifier et de concilier. Dans mon dévouement monarchique, je n'en trouvais jamais assez à personne; je me montrais défiant envers les fonctionnaires; je me montrais surtout fort animé contre ceux qui avaient rempli des places sous l'empire; je révoquais en doute les preuves d'adhésion qu'ils avaient données au nouvel ordre de choses. Tout cela se faisait sans mauvaise intention de ma part; mais j'étais si vain, si étourdi, si enivré de ma petite autorité...!

Pour m'achever, je devins amoureux; plus j'avançais en âge, plus j'avais la pré-

tention de plaire. Ma place d'ailleurs ajoutait encore à ma fatuité. Cette mission importante dont j'étais chargé n'était-elle pas un titre qui devait me faire réussir auprès de toutes les femmes ? Une dame qui donnait le ton à toute la contrée, et qui faisait profession d'un grand royalisme, fut celle qui fixa mon cœur. Pour la mieux séduire, je crus pouvoir me vanter auprès d'elle, comme je l'avais fait dans mon premier placet. Je ne lui parlai pas de mes exploits dans la Vendée, mais je lui parlai beaucoup de mon émigration et des grands biens que j'avais perdus en Languedoc. Cette confidence me valût beaucoup d'égards; mais, par malheur j'avais pour rival un gentilhomme des environs, qui venait fréquemment à la ville. Il parut fort offensé de mes assiduités chez la dame. Elle lui en fit la guerre : « Pouvait-on se » dispenser, disait-elle, de recevoir un » homme comme moi, chargé d'une mission » et ancien émigré. » — « Lui ! répondit

» le gentilhomme; en effet, je l'ai vu à
» Coblentz... Il était notre coiffeur. »

Ce mot circula bientôt dans toutes les sociétés : on m'avait traité avec déférence, on me dédaigna ; on m'avait craint, on me brava ; on m'avait accueilli ; plus de politesses, plus de soirées, plus de dîners. J'appris bientôt que j'étais dénoncé par les uns comme un persécuteur, par les autres comme un conciliateur maladroit, partout comme un personnage fort équivoque. J'écrivis, je fis un mémoire pour me défendre ; je reçus en réponse l'injonction de ne pas continuer ma mission, et de venir rendre compte de ma conduite. Il n'y avait pas trois semaines que j'avais quitté Paris.

Le marquis de Rinville fut bien surpris de me revoir. « Comment! te voilà : tu au-
» ras encore fait quelque sottise ! » —
« Point du tout ; mais j'ai été horrible-
» ment calomnié! » J'eus l'art de détourner sa colère contre ceux qui m'avaient

dénoncé, et il voulut bien me conserver son amitié.

Pendant mon absence, il était arrivé à Henri une aventure où ce jeune homme avait déployé un caractère fort étrange.

CHAPITRE IV.

CONDUITE SINGULIÈRE DE HENRI.

Le lendemain du jour où j'avais donné l'adresse de Henri à un inconnu; le jour même de mon départ pour cette mission où je devais déployer de si beaux talens, un brillant équipage s'était arrêté à la porte de madame Lefèvre. Une dame très-élégante en était descendue accompagnée d'un jeune homme; elle avait rapidement monté l'escalier; madame Lefèvre ne pouvait croire que cette dame vînt chez elle. Serait-ce une de ses pratiques? Non; ces dames ordinairement ne vont pas chez leurs couturières, elles les envoient chercher.

La dame entra chez madame Lefèvre,

et, avec empressement, demanda M. Henri Beaumont. Il était absent; madame Lefèvre était seule avec Rose; mais cette dame savait qu'elle parlait à la tante et à la cousine de Henri. D'une voix étouffée par les larmes, et avec un vif mouvement d'affection : « C'est la reconnaissance, » dit-elle, à madame Lefèvre, qui me fait » chercher votre neveu. »

Cette dame était madame Delmar, celle que Henri avait si vaillamment défendue contre des cosaques, après la bataille de Craonne. Fille unique d'un riche armateur de la Martinique, veuve d'un officier distingué qui avait péri dans la retraite de Moscou, mère d'une petite fille qu'elle adorait, madame Delmar à peine âgée de vingt-deux ans, belle et maîtresse d'une fortune considérable, était depuis deux jours à Paris. C'était elle qui avait chargé le jeune homme que j'avais rencontré la veille, de chercher l'adresse de M. Henri Beaumont. C'est ce même

jeune homme, M. Vilder, qui l'accompagnait chez madame Lefèvre. M. Vilder, jeune avocat, n'ayant que six ans de plus que madame Delmar n'en avait pas moins toute sa confiance. Les parens de M. Vilder habitaient un petit domaine, voisin du château appartenant au père de madame Delmar. Il y avait entre les deux familles une liaison de bon voisinage. Une différence de six ans n'est presque rien dans l'âge mûr; c'est beaucoup dans l'enfance, et dès ses plus jeunes années madame Delmar s'était habituée à regarder son voisin, M. Vilder, comme un ami sensé, respectable, comme un mentor, comme un conseil, presque comme un tuteur. Au moment où elle avait épousé M. Delmar, c'était le jeune Vilder qui avait rédigé le contrat; au moment où Delmar avait péri, c'était le jeune Vilder qui avait défendu les droits de sa veuve et de sa fille, contre d'avides collatéraux. Sa modestie, sa douceur, son entier dévoûment aux intérêts de sa belle et riche voi-

sine avaient augmenté la confiance et l'amitié que madame Delmar avait pour lui.

Quel bonheur pour madame Lefèvre et pour Rose d'entendre madame Delmar parler avec le plus ardent enthousiasme de leur cher Henri, de l'objet de toutes leurs affections! Il ne leur avait pas raconté tous les dangers qu'il avait courus pour sauver la belle veuve. Madame Delmar leur en fit le récit avec une action, un feu qui enchantaient la tante et la cousine de Henri. Suivi d'un seul hussard, il s'était précipité au milieu des flammes qui dévoraient déjà le château; il s'était jeté au milieu d'une multitude de cosaques qui pillaient et dévastaient de tous les côtés. A sa voix, les paysans, les gens du château avaient repris courage; armés de fourches, de haches, de croissans, ils résistaient, ils combattaient. Madame Delmar, les vêtemens en désordre, les cheveux épars, sa fille dans ses bras, fuyait à travers le jardin. Déjà elle était atteinte et saisie par un

de ces féroces soldats ; un autre s'était emparé de sa fille... Henri était accouru. « Quel » moment pour moi, disait madame Delmar, que celui où je tombai des bras » terribles de ces brigands dans ceux d'un » jeune homme, d'un Français, plein de » fureur encore contre les cosaques, mais » si heureux de m'avoir délivrée... Ah ! madame, je dois tout à votre neveu, la » vie, l'honneur,... ma fille. » Rose était dans une espèce de délire, en écoutant madame Delmar ; les trois femmes fondaient en larmes, et le jeune Vilder paraissait profondément ému. « Et si je vous « disais, continua madame Delmar, qu'avant cet affreux événement, M. Henri » avait déjà des droits à ma reconnaissance ! » — « Et comment ? s'écria » Rose. » — « A l'armée il s'était lié avec » mon cher Delmar. C'est lui qui a soigné » mon pauvre Charles dans sa cruelle « agonie ! Avec quel nouveau transport » me suis-je rappelé le nom de M. Henri

» Beaumont, lorsqu'après la fuite de ces
» affreux cosaques il passa quelques ins-
» tans,... trop peu d'instans auprès de moi.
» Delmar m'en avait parlé si souvent dans
» ses lettres! Grâce à lui, mon pauvre
» Delmar a vu ses derniers momens adou-
» cis! Loin de sa femme, de sa fille, il a
» vu les regards d'un ami à son dernier
» soupir. Ah! madame, mademoiselle,
» comment pourrai-je jamais m'acquitter
» envers M. Henri! »

Comme elle parlait encore, Henri entra chez sa tante. A sa vue madame Delmar s'écrie, se précipite dans ses bras; toute tremblante elle glisse à ses pieds et presse ses genoux : « O mon sauveur! dit-elle. » » O mon cousin! » s'écrie Rose en pressant une de ses mains. M. Vilder a saisi l'autre : « Monsieur, dit-il, recevez par » ma voix tous les remercîmens, tous les » vœux de la famille et des amis de ma- » dame Delmar. » La bonne madame Lefèvre levait les yeux au ciel et ne pouvait

parler. Henri portait alternativement ses yeux attendris sur sa cousine émerveillée de ce qu'elle venait d'entendre, et sur la belle personne dont il avait sauvé les jours. Il a répété bien souvent à sa tante que jamais il n'avait éprouvé tant de bonheur. Après les premiers momens de trouble : « Je n'ai fait que mon devoir, dit-il; et » combien vous m'en récompensez ! »

Madame Delmar ne se lassait pas de contempler Henri ; elle voulut, le jour même, emmener chez elle Henri et ses deux parentes. L'invitation était faite de trop bon cœur pour ne pas être acceptée. Quelle heureuse journée ils passèrent !

Les jours suivans, madame Delmar ne manqua pas une seule fois de venir voir madame Lefèvre et Rose. Elle attendait l'arrivée de Henri en leur parlant de lui. Tantôt elle venait seule, tantôt elle était accompagnée de M. Vilder. Elle les attirait dans sa maison; elle les comblait tous des marques de la plus vive amitié; sa recon-

naissance s'épanchait avec une perpétuelle exaltation ; elle portait dans l'expression de ses sentimens toute la vivacité des femmes nées dans nos colonies. Rose témoignait une grande tendresse à madame Delmar ; elle savait gré à cette dame de tout le bien qu'elle disait de son cousin ; cependant, quelquefois en écoutant madame Delmar, elle devenait rêveuse, et une teinte de tristesse se répandait sur sa physionomie ; elle se hâtait de revenir à elle et de prodiguer à madame Delmar les caresses et les paroles affectueuses. Une autre personne qui parfois aussi semblait souffrir des discours de madame Delmar, c'était M. Vilder. Comme Rose il s'empressait bien vite de reprendre un air serein ; il s'était lié déjà intimément avec Henri, et il semblait glorieux que Henri l'appelât son ami.

Un jour, Henri, Rose, madame Lefèvre et Vilder avaient passé la soirée chez madame Delmar ; jamais elle ne s'était mon-

trée plus reconnaissante, plus enthousiaste. Rose et Vilder l'avaient écoutée en silence, et lorsqu'elle se tut, tous deux restèrent plongés dans de graves réflexions. Henri lui-même, après avoir cherché avec modestie à interrompre madame Delmar, paraissait rêver profondément. Madame Delmar qui, toujours préoccupée de ses sentimens, ne s'apercevait pas de ce qui se passait autour d'elle, dit tout bas à madame Lefèvre : « Il faut que j'aie un entre- » tien avec vous ; je voudrais vous voir » seule. » Madame Lefèvre promit que le lendemain de bonne heure, elle se rendrait chez madame Delmar ; on se sépara.

Quel embarras éprouva madame Delmar dans cet entretien qu'elle avait sollicité ! « Mon père, dit-elle, me rappelle auprès » de lui ; je ne peux résister à ses désirs. » Partirai-je donc avec le regret de n'avoir » pu reconnaître d'une manière éclatante » les services de votre cher neveu? » Alors, tantôt en hésitant, tantôt avec précipita-

tion, comme si elle eût voulu se hâter de s'expliquer, elle apprit à madame Lefèvre que sa famille désirait qu'elle se remariât ; qu'on la laissait maîtresse de son choix ; que jusque-là elle avait résisté à toutes les instances ; mais qu'aujourd'hui...... Enfin, la riche et belle madame Delmar n'alla pas jusqu'à offrir sa main et sa fortune ; mais elle alla jusqu'à faire entendre à madame Lefèvre qu'il n'était point de prix qu'elle ne regardât comme au-dessous du mérite de Henri envers elle. Madame Lefèvre était tout éblouie de ces offres généreuses qui étaient faites d'une manière trop claire pour n'être pas devinées ; toutefois, comme elle l'a dit ensuite, involontairement elle trouvait au fond de son cœur un sentiment de tristesse ; elle se garda bien de le laisser voir à madame Delmar ; elle promit d'instruire Henri de son entrevue avec l'aimable veuve.

Involontairement encore, madame Lefèvre ne voulut pas faire la confidence de

cette entrevue en présence de sa fille. Henri écouta sa tante avec une émotion toujours croissante : « Digne et excellente » femme! s'écria-t-il. Tant de générosité » pour moi, pauvre, sans état encore, » sans famille ;... et pourquoi ? parce que je » me suis conduit comme l'aurait fait tout » soldat français. » Puis, pressant avec tendresse les mains de madame Lefèvre : « Ma chère tante, lui dit-il, j'ai besoin de » sortir, de réfléchir ; je rentrerai peut-» être un peu tard ; ne m'attendez » pas. »

Henri courut chercher M. Vilder. Il lui proposa de faire un tour de promenade ; ils allèrent ensemble aux Tuileries. Là, en se gardant bien de révéler à son ami l'entretien que madame Delmar venait d'avoir avec madame Lefèvre, Henri se fit répéter de nouveau tous les détails de la longue amitié qui existait entre Vilder et la belle veuve, et qui remontait jusqu'à leur enfance. Avec autant d'adresse que de ména-

gemens, il amena le bon Vilder à lui faire l'aveu de ses sentimens les plus secrets. Vilder avait aimé madame Delmar avant son mariage; jamais il n'avait osé lui déclarer son amour; jamais madame Delmar n'avait deviné cette passion qu'il renfermait avec soin dans son cœur: elle était si habituée à le respecter comme étant d'un âge au-dessus du sien! Depuis le veuvage de madame Delmar, il l'aimait encore davantage. Mais pouvait-il avoir la plus légère espérance? Il avait peu de fortune; il se sentait si peu aimable, si peu digne d'elle! « Que sont les petits services que » je lui ai rendus, ajouta-t-il en soupirant, » auprès de tout ce qu'elle vous doit? » Henri, sans trop flatter encore son ami, lui donna quelques paroles d'encouragement; il lui conseilla d'ouvrir son cœur à la belle veuve; et il le quitta pour courir chez madame Delmar.

A la vue de Henri, madame Delmar se troubla, pâlit; bientôt elle se rassura.

Henri ne lui parla point de son entretien avec madame Lefèvre; elle fut persuadée que Henri n'avait point revu sa tante et ne savait rien des dispositions favorables où elle était pour lui; mais son trouble revint bientôt tout entier lorsque Henri lui parla de M. Vilder. «Eh quoi! se disait-elle, c'est » pour un autre qu'il vient me parler! Ah! » quel bonheur qu'il ignore la démarche » imprudente que j'ai faite!» Quelquefois elle était tentée d'en vouloir à Henri; mais comment en vouloir à celui à qui elle devait tout? et Henri mettait tant de chaleur, de délicatesse, de désintéressement à lui parler de l'amour de Vilder, de sa modestie, de sa timidité, de ses excellentes qualités, qu'elle en prenait encore plus d'estime pour Henri lui-même, et que l'estime et l'amitié de Henri pour Vilder ajoutait à l'estime et à l'amitié qu'elle avait toujours eues pour le jeune avocat. Ce n'était point précisément l'amour; c'était un enthousiasme de reconnaissance qui l'avait portée

à songer à Henri. Lorsque Henri lui fit le tableau des angoisses, des tourmens de Vilder, de la résolution qu'il avait prise de garder le silence; quand elle apprit qu'il l'avait aimée avant son mariage, que cet amour, toujours sans espérance, n'avait fait que s'accroître avec l'âge, elle parut touchée; des larmes roulaient dans ses yeux; elle admirait Henri, elle plaignait Vilder; elle parut à son tour livrée aux plus profondes méditations. Henri se retira; mais il revint bientôt... Il n'était pas seul, il amenait Vilder.

Le souvenir d'une longue amitié, de services, non point éclatans comme ceux de Henri, mais constans, mais bien désintéressés, puisqu'ils étaient sans espoir, acheva d'attendrir madame Delmar. Elle était émue surtout de la chaleur que Henri, ce Henri à qui elle avait voulu se donner, mettait à servir les intérêts de Vilder. Jamais avocat ne plaida mieux la cause de son client.

Cependant Rose, en revenant de l'atelier de son maître où elle avait travaillé toute la matinée, avait trouvé sa mère inquiète et pensive; elle-même avait senti redoubler sa tristesse. Henri en rentrant avait l'air radieux. Il apprit à sa tante et à sa cousine que M. Vilder allait bientôt épouser madame Delmar. A ces mots, madame Lefèvre parut frappée d'étonnement. On lisait dans ses regards qu'elle admirait la conduite de Henri: Rose sembla respirer.

La veille du jour où j'arrivai à Paris, madame Delmar était parti avec M. Vilder pour aller rejoindre son père et lui annoncer le choix qu'elle avait fait.

Lorsqu'on me raconta cette aventure, je ne pouvais revenir de l'extravagance de Henri. Non content d'avoir refusé madame Delmar, l'avoir mariée à un autre!.... Un parti de soixante mille francs de rente! Ah! si j'avais été à sa place!.....

CHAPITRE V.

NOUVELLES RESSOURCES DE GIFFARD.

Le marquis de Rinville ne m'en voulait pas de ce que j'avais été remercié de la mission à laquelle il m'avait fait nommer; cependant, soit qu'involontairement il mît moins de chaleur à me protéger, soit qu'il fût moins bien accueilli lorsqu'il parlait d'un homme qu'il avait fallu destituer, le temps se passait, et je n'obtenais rien. Quelquefois je me repentais d'avoir donné ma démission de ma place d'adjudant de bataillon. Par bonheur je tenais encore tous mes fonds bien intacts; mais qu'il eût été fâcheux de les entamer pour vivre!

A cette première invasion, les étran-

gers n'exercèrent qu'à demi le terrible droit d'occupation. Il faut même avouer que leur séjour fut avantageux à une grande partie des Parisiens, parmi lesquels on doit mettre en première ligne les restaurateurs et les limonadiers. En voyant cette foule d'Autrichiens, de Prussiens, de Bavarois et de Russes se précipiter chez les traiteurs et dans les cafés, je me sentais aussi parfois des regrets d'avoir abandonné madame Belamy et son estaminet.

Un soir, j'entrai par désœuvrement dans un de ces brillans cafés ou l'on déjeune, où l'on dîne, où l'on prend des glaces. J'admirais le luxe des salons, les grâces et la parure éclatante de la dame qui était au comptoir. Il y avait à une table voisine de la mienne un officier russe. Je ne me connaissais pas beaucoup en uniformes étrangers ; mais il me sembla que c'était un officier général. Il était avec une dame qui me parut d'une taille élégante. Un riche cachemire flottait sur ses épaules.

Un magnifique voile de dentelle cachait sa figure. On voyait briller à travers ce voile des boucles d'oreille en diamans. Il me sembla que cette dame me regardait et souriait en me regardant. On leur servit des glaces. Il fallut bien que la dame dérangeât son voile, et je reconnus mademoiselle Jeannette Rigaud, ma belle compagne de voyage, la filleule de cette chère madame Belamy, avec qui j'avais rompu parce qu'une cocarde blanche était tombée de ma poche. Je saluai fort respectueusement mademoiselle Jeannette ; elle me répondit par un signe de tête tout aimable. L'officier russe crut aussi devoir me saluer. C'était un grand jeune homme à peu près de trente ans. Il avait les cheveux blonds, le teint plutôt pâle que blanc, les moustaches rousses, la poitrine bombée, le bas du corps serré, le grand chapeau avec la touffe de plumes de coqs. Bientôt mademoiselle Jeannette et l'officier russe se levèrent. Je m'étais approché du comptoir ;

je les vis monter dans un élégant équipage, et j'entendis une espèce de valet cosaque dire au cocher : « Chez madame, rue » Chauchat. »

La rue Chauchat n'était pas longue alors ; cependant, ce ne fut pas sans peine que je trouvai la filleule de madame Belamy. J'avais demandé d'abord mademoiselle Jeannette ; on ne la connaissait pas. J'avais demandé ensuite mademoiselle Rigaud ; on ne savait pas ce que je voulais dire. Enfin, aux renseignemens que je donnai, on comprit que c'était à mademoiselle Célestine que je voulais parler : mademoiselle Rigaud avait changé son nom de Jeannette contre celui de Célestine. Il s'en fallait qu'il y eût autant de luxe dans son ameublement que dans sa parure. On me reçut dans une première pièce au troisième, où il n'y avait ni fauteuils ni chaises; puis on m'introduisit dans une modeste chambre à coucher fort en désordre. Mademoiselle Célestine parut me voir avec plaisir.

Jamais elle n'avait eu tant de besoin des consolations de l'amitié, me dit-elle. Un coup de foudre venait de la frapper. Le matin même, le général Fatiskew avait reçu l'ordre de partir sans délai pour la Pologne. Le général Fatiskew était le jeune officier avec qui la veille elle prenait des glaces. « Je n'aurai pas joui long-temps, » continua-t-elle, « de l'amour qu'il m'a » inspiré ; car je n'ai pas de secrets pour » vous, mon cher Giffard. Voyez ; au mo- » ment où il faisait meubler pour moi » l'appartement du premier dans cette » maison!... » Elle me raconta ses aventures. C'étaient à peu de chose près celles de beaucoup de demoiselles de cette époque. Le général Fatiskew l'avait vue dans cette maison où sa cousine l'avait placée;... il y était revenu,... il s'était montré si aimable,... si délicat,... si généreux.... Elle avait conçu pour lui la passion la plus tendre, la plus vive.... « Et il faut se sé- » parer! C'en est fait, je ne veux plus

» aimer; les uns sont des monstres qui » vous trahissent; les autres, hommes » charmans, sont entraînés loin de vous » par le devoir.... N'y a-t-il pas de quoi » se désespérer? » Elle pleurait abondamment, et ses larmes la rendaient encore plus belle. Je sus gré à mademoiselle Jeannette Célestine de sa confiance en moi. Vers la fin de l'entretien, elle était plus gaie; nous avions bien ri tous les deux aux dépens de la chère madame Belamy sa marraine, qu'elle ne pouvait pas sentir, et à qui elle donnait hardiment la cinquantaine.

Fort touché de l'amitié que m'avait témoignée la belle Célestine, je m'attendrissais sur son sort. « Pauvre jeune fille! » me disais-je, « la voilà délaissée, privée » pour jamais de celui qu'elle aime! que » va-t-elle devenir?... Allons, allons, elle » n'est pas si à plaindre.... Il lui reste des » diamans, un cachemire, des dentelles, » peut-être quelque argent comptant....

» c'est quelque chose.... » Tout à coup il me vint une véritable inspiration. ... « Et » moi aussi, grâce à l'héritage que j'ai fait, » j'ai des fonds,... j'aurai du crédit.... Ne » suis-je pas bien sot de courir après une » place dont les revenus seront nécessai- » rement bornés? Maintenant que les choses » ont pris de la stabilité, pourquoi ne pas » tenter quelque spéculation ? » Je retournai chez mademoiselle Célestine.

M. Fatiskew était parti : sa plaintive Ariane était encore dans toute l'émotion des derniers adieux. C'était un désespoir!... Je crus devoir brusquement lui confier le beau projet qui m'était venu en tête. C'était de nous associer, de fonder ensemble un café, mais un café dans le grand genre, et encore plus brillant que celui où, deux jours auparavant, j'avais eu le bonheur de lui voir manger des glaces avec son général. Aussitôt, les larmes de mademoiselle Célestine se séchèrent : l'idée de se montrer dans un beau comptoir d'acajou, orné de

bronzes et de dorures, l'espoir d'y faire une rapide fortune, et surtout de s'y voir entourée d'hommages, lui souriaient, la transportaient : elle accepta vivement ma proposition.

Je ne perdis pas un moment : je cherchai, je trouvai un local. J'y commandai des réparations, des embellissemens. Avec nos fonds, du crédit, des emprunts au marquis et à d'autres, j'achetai un élégant mobilier; je dirigeai, je pressai les ouvriers, les peintres, les décorateurs; j'avais retrouvé toute l'activité de ma jeunesse... et bientôt, me voilà limonadier restaurateur, grâce aux sueurs des paysans de la Moscovie, qui ont fourni au général Fatiskew les moyens de se montrer généreux pour une jeune et belle habitante des rives de la Seine.

CHAPITRE VI.

BRILLANTES AFFAIRES DE GIFFARD.

Il y avait trois salons tout resplendissans de glaces. Dans le premier, on voyait un joli escalier en limaçon, qui conduisait à des cabinets d'entresol meublés comme des boudoirs. Les fenêtres des salons étaient ornées de riches draperies; des lustres nombreux étaient suspendus aux plafonds; les tables, en beau marbre, en bel acajou, n'étaient rien auprès du magnifique comptoir, qui avait l'air d'un trône. L'argenterie, la porcelaine, les bols et les verres en cristal de plusieurs dimensions, étaient d'une propreté, d'un éclat qui ravissaient. J'avais pour premier garçon de fourneau et

pour glacier, un artiste italien que j'avais débauché à un café voisin; mon chef de cuisine avait fait ses cours et pris ses degrés chez Véry, chez Beauvilliers, chez d'autres grands maîtres, et dans les cuisines d'un des premiers dignitaires de l'empire. Des pourvoyeurs aussi actifs qu'intelligens entretenaient la maison de gibier, de poisson, de volailles fines et de primeurs. Ma cave était remplie de vins de tous les pays. Six autres garçons, jeunes, lestes, bien vêtus, bien coiffés, faisaient le service avec politesse, avec empressement, avec complaisance. Ma carte, en beau et grand papier orné de vignettes contenait cent quinze articles. Le soir, quand les lustres étaient allumés, on se croyait dans un palais de fées.

Mais qu'était-ce que tout ce luxe de table, de service, de mobilier, auprès des grâces, des charmes de la belle Jeannette Rigaud, placée au beau comptoir, et se faisant appeler mademoiselle Amanda! De

grands yeux noirs, des traits nobles, un teint de lis, un peu de rouge, des ajustemens à la dernière mode et sans cesse renouvelés, un diadème en perles ou en pierres, des diamans, des bagues à tous les doigts de la plus jolie main, en faisaient comme une divinité. Pour moi, en habit de drap fin, chaussé avec soin, mes cheveux arrangés avec goût, une serviette à demi déployée sur le bras, je me promenais dans les salons; je parlais avec déférence, avec gravité, à mes convives; je surveillais, je pressais les garçons, et dans mes momens de repos, je m'amusais à casser du sucre.

Placé dans le quartier le plus riche et l'un des plus populeux de Paris, sur une promenade, et à la proximité de toutes les autres, comment mon superbe établissement n'aurait-il pas eu la vogue? J'aurais bien voulu que mon café n'eût pas une couleur politique; mais c'était difficile; car à cette époque la politique, dont on n'avait osé s'occuper sous l'empire, com-

mençait à se glisser partout. J'étais fécond en heureuses inspirations; la différence d'opinions des habitués qui fréquentaient ma maison me fit aviser d'un moyen ingénieux de plaire à tout le monde.

Dès neuf heures du matin, je voyais arriver pour déjeuner des faiseurs d'affaires, des courtiers, des militaires, tous fort libéraux, fort mécontens, fort railleurs, quelques-uns même bonapartistes; alors j'avais étalé sur mes tables, tous les journaux libéraux, que mes pratiques lisaient avec autant de sensualité qu'ils en mettaient à manger leurs déjeuners. A midi, l'opinion devenait plus modérée; bientôt, elle devenait extrême dans un autre sens, à mesure que les gentilshommes de service ou autres arrivaient du château, ou de chez les grands seigneurs auxquels ils avaient été faire leur cour; alors j'avais enlevé et serré tous les journaux libéraux, et je les avais remplacés par les journaux ultra-royalistes. De quatre heures jusqu'à la fin de la

soirée, il n'y avait plus d'opinion. C'étaient de tendres couples qui venaient dîner dans les cabinets; c'étaient des hommes de tout âge, de toute condition; la plupart n'étaient d'aucun parti. Ceux qui avaient une opinion la quittaient en entrant dans mes salons. On ne songeait plus qu'à s'amuser. Les uns dînent bien vite, pour courir encore plus vite au spectacle; les autres viennent plus tard, parce que leurs rendez-vous d'affaires ou de plaisir se sont prolongés. Celui-ci se donne une indigestion pour se consoler d'avoir perdu à la hausse; celui-là se régale d'une bouteille d'excellent vin pour se récompenser de quelques gains qu'il croit devoir au génie de ses combinaisons. L'un traite splendidement un commis du ministère où il poursuit une liquidation; l'autre se dépêche de dîner pour aller faire sa visite de digestion chez une excellence ou chez un directeur général. Un jeune poëte du Vaudeville vient manger d'avance son tiers de droit

d'auteur du jour. Le billard se remplit de joueurs, de parieurs, de curieux, et les habitués font la poule. Voici l'heure des glaces, des rafraîchissemens et du punch. La foule abonde; c'est une cohue; nous ne savons auquel entendre; vers onze heures les glaces manquent; je me couche fatigué, enchanté de la recette, pour recommencer la même vie le lendemain.

La belle dame du comptoir n'a pas quitté sa place; mais comme son temps a été employé! Du haut de son estrade, tout observer, tout voir, écrire les cartes, recevoir l'argent, rendre l'appoint, répondre aux complimens, aux œillades, peut-être aux billets doux, et, dans les intervalles, lire le roman du jour! Oh! qu'elle était bien formée pour être une dame de café! Oh! que son caractère facile, flexible, sympathisait parfaitement avec le mien! Toujours gracieuse, et gracieuse à tout le monde, elle était libérale avec les gens du matin, constitutionnelle et bientôt ultra-

royaliste avec les gens de l'ancien régime; le soir elle n'était plus qu'une femme aimable, charmante, spirituelle avec les petits-maîtres qui lui contaient des douceurs. Est-ce mon exemple qu'elle suivait ou suivais-je le sien? Le fait est que, dans la journée, je changeais trois ou quatre fois d'opinion et que le soir je n'en avais aucune. J'avais gémi avec tel marchand de ce qu'on l'obligeait à fermer le dimanche; j'avais murmuré avec tel militaire mis à la demi-solde; j'avais soupiré avec tel gentilhomme de ce qu'il n'était pas rentré dans ses biens, et j'avais fait compliment à tel autre de ce qu'il avait obtenu la croix de Saint-Louis. Le soir je riais, je plaisantais avec ceux qui venaient pour passer le temps, et je m'extasiais sur les talens des grands joueurs de billard.

J'avais quelquefois des noces, des pique-niques, des repas de corps. Mon ami Durosay et quelques-uns de ses camarades donnèrent chez moi un grand dîner à un

vieil émigré qui prétendait à quelque autorité sur les théâtres. Ce fut un spectacle assez curieux pour moi de voir ces comédiens professer le plus profond respect pour l'émigré pendant le premier service, se moquer de lui pendant le second, et le griser au dessert.

Je vivais en très-bonne intelligence avec mademoiselle Amanda, ma belle associée. Elle m'appelait son cher ami, son cher tuteur; ce dernier nom me plaisait moins que l'autre: il me rappelait la différence de nos âges. Je m'étais félicité de n'avoir pas épousé madame Belamy; mais mademoiselle Amanda! jeune, brillante de grâces et d'esprit! pourquoi ne l'épouserais-je pas? Je lui en glissai quelques mots qui d'abord ne furent pas très-mal reçus.

Si je ne me disputais avec personne, que d'autres se disputaient, s'attaquaient, se combattaient! Au milieu de tant d'opinions diverses, il y avait de tout côté défiance, exigeance, discorde. On n'avait

rien oublié, on se souvenait de tout : quelques privilégiés, de leurs priviléges qu'ils voulaient recouvrer; les militaires, de leur ancienne gloire dont ils croyaient qu'on voulait leur ravir le prix ; des négocians craignaient le retour des maîtrises et des corporations. Tout le monde voulait s'avancer, personne ne voulait reculer. Outre la guerre des opinions, il y avait la guerre des intérêts. Ceux qui avaient été placés sous l'empire voulaient conserver leurs places ; ceux qui avaient été renversés par la révolution voulaient être placés ; tous tendaient à se supplanter. L'ancienne et la nouvelle noblesse étaient comme en présence. On se raillait, on se dédaignait mutuellement. Que de pamphlets ! que de caricatures sur le renouvellement des processions, sur les prétentions des anciens seigneurs de paroisse dont quelques-uns voulaient que le sacristain leur apportât la première part du pain bénit !

Les Journaux n'entretenaient que trop

bien ces dispositions belliqueuses, tantôt par de violentes déclamations, tantôt par de doucereuses et jésuitiques attaques, le plus souvent par des plaisanteries fines ou grossières, triviales ou de bon ton, toujours âcres et mordantes. A travers ces pamphlets, il parut plusieurs écrits de quelques vrais patriotes aussi sensés qu'énergiques. A ces voix terribles pour les préjugés, rassurantes pour la raison, les bons esprits applaudissaient, les exagérés frémissaient. Henri, avec autant de force que de mesure, se mêla parmi ces généreux écrivains. Quelques-uns des journaux de cette époque jouaient avec leurs abonnés le rôle que je jouais dans mon café avec mes habitués. La même feuille, la même colonne renfermaient quelquefois des articles en sens divers et opposés. Je ne sais s'il leur réussissait aussi bien qu'à moi de prendre ainsi un habit d'arlequin.

CHAPITRE VII.

UNE BROCHURE.

Mes nouvelles occupations ne m'empêchaient pas d'aller faire quelques visites obséquieuses au marquis de Rinville. Je le regardais toujours comme un protecteur qu'il m'importait de ne pas négliger.

Un matin je le trouvai encore en robe de chambre, se promenant dans son cabinet une brochure à la main. « Eh bien!
» Giffard, » me dit-il aussitôt qu'il m'aperçut, « il est donc décidé que ces scélé-
» rats de jacobins ne nous laisseront pas
» tranquilles, que leur audace sera plus
» forte que tous les efforts des honnêtes
» gens pour les réduire au silence! » Je

demandai à monsieur le marquis ce qui pouvait le mettre si fort en courroux. « Cet » infâme livre, » me dit-il en me montrant la brochure qu'il tenait à la main, « ce » pamphlet aussi incendiaire que mal fait, » mal écrit, comme on l'a fort bien dé- » montré hier au soir chez la petite vi- » comtesse. Tiens, écoute, et quoique tu » ne t'y connaisses guère, tu vas juger... » Alors il se mit à lire, avec l'accent de la colère et du mépris, plusieurs passages qui en effet me parurent détestables de principes et pitoyables de style, ce que je me hâtai de dire à monsieur le marquis. « Eh bien! reprit-il, malgré l'horreur que » doivent inspirer les principes, malgré le » dégoût que fait naître le style, cela se » lit, cela fait de l'effet, et on nous me- » nace déjà de la seconde édition. Mor- » bleu! il ne sera pas dit qu'un bon gen- » tilhomme comme moi n'emploîra pas » toute l'influence qui est en son pouvoir » pour rendre service à son pays. J'ai ima-

» giné un moyen..... Fais-moi un plaisir, » Giffard; va me chercher mon fils; oui, » Henri. Quoiqu'il soit un peu entiché de » libéralisme, il est honnête, sage, et ceci » est vraiment trop audacieux pour qu'il » n'en soit pas révolté. Va lui dire que je » veux lui parler sur-le-champ. »

Lorsque je revins avec Henri qui s'était empressé de se rendre à l'invitation de son père, le marquis était habillé ; mais il tenait encore la brochure, et toujours irrité, il frappait dessus avec un couteau d'ivoire qui lui servait à en couper les feuillets. « Bonjour, bonjour, mon ami. » Ferme la porte, Giffard; assieds-toi, tu » n'es pas de trop. Mon cher enfant, » continua-t-il, en prenant amicalement la main de Henri, « tu as de l'esprit, du ta- » lent; tu écris comme un ange, et j'ai » compté sur toi pour rendre un grand » service à moi pour qui tu as, je crois, » quelque amitié, et à ton pays pour le- » quel tu dis sans cesse que tu es prêt à

» immoler ta vie. » — « Parlez, » répondit vivement Henri, « je vous remercie de me » procurer une aussi heureuse occasion. » De quoi s'agit-il? » — « Il s'agit de ré- » pondre avec logique, avec force, avec » éloquence à un misérable pamphlet, di- » rigé astucieusement en faveur des arti- » sans de troubles et de révolutions. » — « Quel pamphlet? » — « Le voici.... » Le marquis lui montra la brochure qu'il tenait à la main. « C'est cette brochure? » dit Henri qui me parut un peu confus à l'aspect du format et de la couverture du livre. — « Oui, reprit le marquis; écoute » les passages que j'ai lus tantôt à Giffard. » Il en a été révolté. » Ici le jeune homme jeta sur moi un regard sévère qui me fit baisser les yeux. « Oui, oui, » continua le marquis en feuilletant le livre; « Giffard a » trouvé comme moi que c'était écrit d'un » style trivial, incorrect, en un mot que » c'était plat et pitoyable. » Ici le jeune homme me regarda de nouveau en accom-

pagnant son coup d'œil d'un sourire de pitié dédaigneuse qui m'embarrassa encore plus que son premier regard si sévère. « Écoute, dit le marquis, m'y voilà. » — « C'est inutile; je connais l'ouvrage. » — « Ah! tu le connais; eh bien! tu en es » indigné! » — « Mon père..... » — « Oui, » oui, tu as trop d'âme, de bon sens, de » droiture;... il y a trop du sang des Rin- » ville dans tes veines..... Il faut donc que » tu prennes la plume, que tu passes les » nuits, que tu ne t'endormes pas sans » m'avoir fait une réponse péremptoire, » irrésistible, comme tu es capable de la » faire..... » — « Qui! moi? » — « Oui, toi! » je me charge des frais d'impression, » de distribution; car j'en veux donner » des exemplaires à tous mes amis, à tous » les pairs, à toute la cour. » — « Mon » père, je ne puis... » — « Comment tu ne » peux?... te défierais-tu de tes forces? Un » peu plus de confiance.... Ah! s'il s'agis- » sait de réfuter un Voltaire, un Rousseau,

» un Montesquieu;.... mais un misérable
» pamphlétaire qui ne sait ni écrire, ni pen-
» ser, ni raisonner..... Aussi, vois, il n'a
» pas signé, il ne s'est pas nommé; il a eu
» peur. » — « N'est-ce pas plutôt par
» modestie? — Belle modestie! mais on
» le découvrira, on le punira. » — Si on
» le cherche, je réponds qu'on n'aura pas
» de peine à le découvrir. » — « Je l'espère
» bien, parbleu! Tu signeras ta réponse,
» toi; j'entends que tu te nommes, afin
» que tu en recueilles tout l'honneur. »
— « Mon père, je ne répondrai pas à
» cette brochure. » — « Eh! pourquoi
» cela, monsieur? » — « Parce que.......
» c'est moi qui en suis l'auteur. »

A ces mots, le marquis, en se renversant sur son fauteuil, comme frappé d'un coup de tonnerre: « Toi! toi, Henri! l'au-
» teur!... cela ne se peut pas,... je ne peux
» pas croire... C'est égal, il faut que tu y
» répondes... Mais qu'est-ce que je dis?...
» la colère, l'indignation, la surprise me

» font perdre la raison. » Par égard pour sa tante, qui craignait qu'il ne se compromît, Henri n'avait pas signé sa brochure : en écrivant, il n'avait en vue que d'être utile ; mais, s'il fuyait le succès, il ne fuyait pas le danger. Sans effrayer sa tante, il avait dit tout bas à sa cousine, que, si l'on attaquait ses ouvrages, il s'empresserait de s'en déclarer l'auteur, et sa cousine l'avait approuvé.

J'étais presque aussi étonné que le marquis ; cependant, voulant me faire de fête, j'eus la maladresse de laisser échapper quelques mots par lesquels je me permettais de blâmer Henri et sa brochure. « Monsieur Giffard, » me dit Henri, « n'ai-je donc pas assez du courroux » de mon père? » — « A merveille ! s'é» cria le marquis, il ne te manque » plus que de blâmer, de chercher à » corrompre les honnêtes gens du peuple, » comme Giffard, qui toujours fidèles..., » c'est-à-dire revenus de leurs erreurs,

» font cause commune avec nous. Ah! » mon cousin le vicomte t'avait bien jugé. » Ingrat!... » Ici, je crus voir que le marquis était sur le point de s'attendrir, et tout doucement, je cherchai à défendre la brochure sous le rapport du style et même des principes qui ne me paraissaient plus aussi subversifs, aussi incendiaires. C'était encore une maladresse. Mes efforts pour justifier ou simplement excuser Henri ne servirent qu'à tourner la colère du marquis contre moi; et me voilà mal avec le père et avec le fils. Cependant, Henri défendait sa brochure avec chaleur. On annonça le vieux vicomte. « Taisez-vous, taisez-vous, » dit le marquis, ne parlez pas ainsi de- » vant mon cousin; voulez-vous qu'il » prenne encore une plus mauvaise opinion » de vous? »

Le vicomte entra. Il jeta, comme à l'ordinaire, un coup d'œil mécontent sur Henri. Le marquis, au contraire, en présence de son cousin, affecta de témoigner

beaucoup d'amitié à son fils; mais il était aisé de voir que son courroux n'était pas apaisé. Henri et moi, nous sortîmes. Je lui fis mes excuses d'avoir parlé contre lui.... « J'ignorais, lui dis-je, je ne pouvais » soupçonner que vous fussiez l'auteur... » Il me répondit, en souriant, qu'il ne m'en voulait pas.

Henri retourna dès le lendemain chez M. de Rinville. Celui-ci était toujours courroucé; cependant il avait relu la brochure, et tout en continuant de la trouver détestable de principes, il reconnaissait qu'elle n'était pas aussi pitoyable de style et de raisonnement que cet imbécile de Giffard l'avait d'abord pensé. Puis reprenant sa fureur : « Eh bien! oui, l'ouvrage est bien fait, » bien écrit; il y a de l'éloquence, de » l'esprit, beaucoup d'esprit; mais alors » il n'en est que plus dangereux; car » enfin les principes....... » — « Eh bien! » les principes? Ne sont-ils pas conformes » à la Charte? » — « Oh! la Charte! tou-

» jours la Charte ! » — « Il faut bien » que nous en parlions sans cesse : tant » de gens semblent craindre de pro» noncer son nom. » Ici le jeune homme entreprit de démontrer à son père combien il importait à tous les nobles de marcher franchement, sans regrets, dans la ligne que le roi avait tracée. S'il ne parvint pas à le convaincre, il parvint à le toucher. « Allons, » dit le marquis en soupirant, « il m'est donc prouvé que moi et le fils » sur lequel j'ai placé toutes mes affections, » nous sommes d'une opinion politique » contraire ; c'est triste ! » Il se promena quelque temps dans sa chambre, puis s'arrêtant : « Henri, continue de venir me voir ; » mais jure-moi que tu ne me parleras ja» mais de politique. Oui, il faut causer entre » nous de toute autre chose ; c'est le moyen » d'être bien ensemble. » Henri le promit.

Ils se revirent. Ils voulaient tous les deux rester fidèles à la promesse qu'il s'étaient faite de ne point parler des affaires publi-

ques ; mais le marquis involontairement amenait la conversation sur ce chapitre. Dès les premiers mots, il s'arrêtait, il se reprenait, il voulait changer de sujet ; mais il y retombait malgré lui. Henri répondait avec mesure, avec fermeté ; son père s'emportait, s'apaisait, s'exprimait avec aigreur, avec tendresse, et ils finissaient toujours par se séparer bons amis. Un incident imprévu les brouilla pour long-temps.

CHAPITRE VIII.

LE NAIN JAUNE.

Quelques lecteurs se souviendront peut-être d'un petit journal hebdomadaire qui obtint une grande vogue à cette époque, et qui avait pour titre *le Nain jaune*. C'était un magasin d'épigrammes contre les courtisans de toutes les classes. Il y avait presque toujours de l'esprit, parfois du mauvais goût, toujours de la malice. Il rappelait assez bien un journal dans un autre sens, du commencement de la révolution : *les Actes des apôtres*. On sent bien que le marquis n'était pas un des abonnés du Nain jaune; mais il fréquentait encore secrètement quelques-uns des nouveaux

nobles de Bonaparte. Un matin, chez la femme d'un ancien préfet, en attendant que madame fût visible, il trouva le dernier numéro du Nain jaune. Quelle fut sa surprise! quel fut son dépit, quand il s'y vit presque nominativement désigné!

On y racontait l'histoire de la pièce de vers de circonstance demandée d'abord à un jeune libéral, ensuite à un auteur de vaudevilles : on y racontait l'histoire de la brochure à laquelle le marquis voulait que l'auteur lui-même répondît. Comment ces anecdotes avaient-elles pu venir à la connaissance du journaliste? Il n'y avait que Henri et moi qui en fussions instruits. Le marquis ne pouvait pas me soupçonner, moi qui affichais devant lui les opinions les plus semblables aux siennes. Donc ce ne pouvait être que son fils qui l'avait trahi. Un des résultats les plus fâcheux de ces malices de journaux, c'est que l'homme qu'elles attaquent est plaisanté même par les gens de son parti. Lorsque ce jour-là

le marquis se présenta au château, au lieu de le plaindre, tous les anciens seigneurs ses camarades, dont aucun n'était abônné au Nain jaune, mais qui tous le lisaient, se mirent à le persifler, sans se souvenir que dans les numéros précédens, eux-mêmes ils avaient été maltraités, sans penser que dans le prochain numéro, il y aurait peut-être contre eux des railleries encore plus amères. Cette circonstance acheva de désespérer le marquis. Le malheur voulut que Henri se trouvât chez son père au moment où celui-ci rentra.

M. de Rinville fit une scène affreuse à Henri : il était révolté de son ingratitude; il était indigné de son procédé. Henri eut beaucoup de peine à comprendre ce qui mettait son père en fureur. Il n'avait pas lu le numéro du Nain jaune. Lorsqu'enfin il fut au fait, il se défendit avec noblesse. Il n'avait pas le droit de s'offenser des soupçons de son père; mais combien il en était affligé! Il croyait avoir

mérité par la franchise même avec laquelle il énonçait son opinion, que son père eût une meilleure idée de lui. Il protesta qu'il n'était pour rien dans l'article, pas même par une indiscrétion. L'accent de vérité avec lequel il parlait frappa le marquis qui resta convaincu de l'innocence de son fils. « Eh bien! lui dit-il, tu n'es pour » rien dans l'article; mais alors qui donc » a pu instruire le journaliste?....... Au » surplus, il n'en est pas moins vrai que » tu penses comme son auteur, comme » les infâmes auteurs de ce journal; que » tu es un jacobin, un philosophe, un » patriote et un bonapartiste. » Henri répondit que dès long-temps il n'y avait plus de jacobins; qu'il avait prouvé, sous le règne même de Bonaparte, combien il était éloigné d'être bonapartiste; qu'il n'avait pas la vanité de se croire un philosophe, mais qu'il aspirait à le devenir, et qu'il ne cesserait jamais de mériter le beau nom de patriote. « Je ferai pour

» vous, disait-il, tout ce qui est en mon » pouvoir; mais dépend-il de moi de » changer d'opinion? quand je le vou- » drais, ma pensée serait plus forte que » ma volonté. » Il ajouta que plus d'une fois il avait blâmé les plaisanteries du Nain jaune; mais que peut-être on pouvait trouver sinon une justification, sinon même une excuse, au moins une explication à l'acrimonie de ces articles, dans la jactance avec laquelle, non pas son père, mais d'autres personnages laissaient échapper l'arrière-pensée qu'ils seraient bientôt délivrés des institutions que le roi nous avait données. La modération, la dignité de Henri ne firent que redoubler la colère du marquis. « Ainsi tu oses prendre devant » moi la défense des libellistes qui insultent » ton père! C'en est fait : il faut que nous » rompions. Ingrat! pervers! que je ne » te revoie jamais. »

Henri sortit désolé de la fureur de son père, et de la défense qu'il lui avait

faite de le revoir. Il courut au bureau du Nain jaune. Dans son premier mouvement, il voulait répondre à l'article; un moment de réflexion lui démontra qu'il ne ferait qu'agrandir la plaie. Il parla aux rédacteurs avec force, avec fermeté; il en obtint la promesse que leurs plaisanteries ne s'exerceraient plus sur M. de Rinville; ils lui tinrent parole; il n'y eut plus aucun article contre lui.

C'était moi qui bien involontairement avais été la première cause du scandale. J'avais eu l'imprudence de raconter les deux anecdotes à mademoiselle Amanda. Elle les avait racontées à d'autres. Les anecdotes étaient arrivées à la connaissance du Nain jaune. Je n'eus pas la générosité de révéler ma faute à M. de Rinville; j'en fus bientôt puni.

Les malins auteurs du Nain jaune ne ménageaient pas plus les petits que les grands. Dans le numéro qui suivit, ils désignèrent mon café comme un lieu où toutes les

opinions étaient tour à tour caressées et proscrites. Quelle fut ma colère! quel fut mon effroi! Je tremblais que tout le monde ne me reconnût; je tremblais qu'on ne désertât mon café. « C'en est fait, me » voilà ruiné!..... » Quelques personnes m'en parlèrent, et elles se bornèrent à me railler. Beaucoup riaient de l'article, sans se douter que c'était de moi qu'il était question. Quatre jours après, on n'en parlait plus.

O vous qui valez beaucoup mieux que moi, et qui vous désolez d'un méchant article de journal contre vous, prenez courage, prenez patience. D'abord vous êtes peut-être les seuls qui ayez compris la méchanceté; et comme elles sont éphémères toutes ces gazettes, toutes ces biographies dictées par l'esprit de parti, si vous avez eu quelques vertus, quelques talens, les calomnies passeront, et vos œuvres resteront.

CHAPITRE IX.

LES VISITES DU JOUR DE L'AN.

Henri n'osait plus se présenter chez son père. Il lui écrivit; ses lettres restèrent sans réponse. Le 31 décembre 1814, il lui écrivit de nouveau. Il tremblait que sa lettre n'eût le sort des précédentes; mais soit que le temps eût calmé la colère du marquis, soit qu'il pensât que dans la circonstance, il ne pouvait se dispenser de recevoir les hommages de son fils, il fit dire au jeune homme que le lendemain matin, premier janvier, il le recevrait. Avec quelle joie Henri courut chez son père!

Le marquis n'était pas chez lui; mais ses gens avaient l'ordre de faire attendre

Henri. Bientôt M. de Rinville parut en grand habit brodé. Il venait de présenter ses vœux au roi et à la famille royale. Le marquis, à l'aspect de son fils qui, selon lui, avait mérité qu'il lui interdît sa présence, sembla éprouver quelque hésitation. Bientôt, cédant à son affection et à la bonté de son cœur, il lui ouvrit ses bras, et Henri s'y précipita. Qu'il était heureux d'avoir recouvré l'amitié de son père!

Après les premiers mots de tendresse et les vœux réciproques de bonheur qu'ils s'adressèrent selon l'usage du jour, le marquis, ravi de la réception flatteuse que l'on venait de lui faire au château, s'empressa d'en raconter à son fils tous les détails avec complaisance, avec joie, avec orgueil. Il avait cru remarquer de l'embarras, de l'inquiétude dans la contenance des seigneurs et des généraux de Bonaparte. Ils avaient bien l'attention de sourire ; il faut toujours avoir la figure riante à la cour ; mais leur sourire annonçait de la contrainte. « Ils

» étaient si fiers du temps de leur maître, » disait le marquis, « ils semblaient nous » regarder en pitié, nous autres chambel- » lans; maintenant c'est à nous, vrais » gentilshommes, seigneurs de l'ancien » temps, dont quelques-uns comme moi, » seigneurs sous tous les régimes, c'est » à nous qu'il appartient d'avoir la mine » haute, et de prendre en pitié ces ducs » et ces comtes de fraîche date. C'en est » fait, continua-t-il, toute la France » se prononce; tout le monde est pour » nous. Pourquoi faut-il qu'il y ait encore » quelques obstinés, et que mon fils soit du » nombre. Ah! si tu voulais penser comme » moi!... » — « Mon père, » reprit Henri avec douceur, « rappelez-vous notre con- » vention. » — « C'est juste, » dit le marquis en soupirant, « changeons de discours. »

Alors, Henri demanda timidement à son père la permission de lui offrir ses étrennes; ce serait un grand bonheur pour lui, si elles pouvaient être agréables

à M. de Rinville. Le père enchanté répondit que tout ce qui lui viendrait de son fils ne pouvait manquer de lui être agréable,... à moins cependant que ce ne fût une brochure révolutionnaire. Le fils tira de sa poche des tablettes en maroquin qu'il pria son père d'accepter. Il lui indiqua un léger ressort qui découvrit un double-fonds, et le marquis y vit un portrait de femme en miniature; c'était celui de Thérèse, de la mère de Henri. Il était d'une ressemblance parfaite. Le marquis étonné, touché jusqu'aux larmes en contemplant le portrait de cette femme qu'il avait aimée, qu'il avait trompée, remercia vivement son fils du cadeau bien précieux qu'il lui faisait; puis il lui demanda comment il était parvenu à se procurer un portrait si ressemblant de ce cher objet qui n'existait plus. Henri raconta qu'ayant, disait-on, beaucoup de traits de sa mère, sa tante madame Lefèvre ressemblant beaucoup à sa sœur, et pouvant donner

d'ailleurs les indications les plus précises, il avait prié sa cousine Rose, la fille de madame Lefèvre, qui apprenait le dessin dès sa plus tendre enfance, de vouloir bien entreprendre le portrait de Thérèse; que la jeune fille y avait mis beaucoup de complaisance, beaucoup de patience, et qu'enfin elle croyait avoir réussi. « Oui,
» oui, sans doute, elle a bien réussi, » dit le marquis en contemplant de nouveau le portrait. « Oui, la voilà. Pauvre Thérèse!
» que j'ai eu de torts envers elle! Puis-je
» m'en repentir? je leur dois mon fils.... »
Alors, reprenant son ton ordinairement léger : « En effet, tu ressembles beaucoup à
» ta mère, et madame Lefèvre ressemblait
» beaucoup à sa sœur; est-elle encore
» jolie, cette brave madame Lefèvre qui
» servait si bien de duègne à Thérèse, et
» que je me faisais un si grand plaisir de
» tromper. » — « Oui, oui, mon père,
» fort jolie... et bonne!... mais c'est sa fille,
» ma cousine Rose qu'il faut voir, et qui

» véritablement est belle,... charmante,...
» céleste.... Je ne saurais trouver une épi-
» thète qui pût vous en donner une idée. »
Le marquis n'entendit pas ces paroles de son fils; il ne pouvait détacher son attention de la miniature qu'il tenait. Tout à coup prenant la main de Henri : « Mon
» ami, lui dit-il, tu m'as donné des
» étrennes qui me sont bien douces : puis-
» sent celles que je vais t'offrir avoir quel-
» que prix à tes yeux. » Alors, malgré l'approche de la cinquantaine, montant encore assez lestement sur une chaise, il détacha un portrait qui décorait l'alcove de sa chambre à coucher. C'était le sien. Il était en grand uniforme de chambellan de Bonaparte. « Tiens, dit-il à son fils; l'uni-
» forme ne te plaira peut-être pas beaucoup;
» il ne me plaît plus beaucoup à moi-même.
» Je t'autorise à prier ta petite cousine
» Rose de le changer. Tous les matins, en
» considérant mon portrait, dis-toi bien
» que le marquis de Rinville a pour toi

» une amitié toute paternelle. » Henri sortit pénétré de la tendresse et des bontés de son père.

J'ai toujours aimé l'usage des visites du jour de l'an, malgré toutes les épigrammes qu'on a faites contre elles. Mais ce sont les visites de famille que j'aime bien plutôt que les visites d'étiquette. J'aime les devoirs que semblent s'imposer ce jour-là des parens, des amis, sans y mettre aucun autre intérêt que celui de se voir et de s'adresser des vœux réciproques. J'aime à voir la joie des enfans, le bonheur des subalternes qui reçoivent des étrennes, et le contentement des marchands qui en vendent. A l'exception de quelques esprits chagrins qui s'affligent que les inimitiés soient suspendues même pour un jour, de quelques avares qui frémissent à l'idée des libéralités auxquelles ils sont condamnés, et de quelques envieux qui convoitent les cadeaux qu'on fait aux autres; tout le monde est de mon avis, tout le monde

aime le jour de l'an. Comme on est affectueux le premier janvier ! J'ai vu tel homme qui ce jour-là aurait volontiers arrêté les passans pour les embrasser, et leur souhaiter une bonne année.

On n'avait pas encore perfectionné l'art de faire des visites en envoyant des cartes. D'ailleurs chez les ministres, chez les grands, l'étiquette commande, non point qu'on porte des cartes, mais qu'on s'inscrive sur une liste déposée chez le portier. Que dis-je, chez le portier? chez le suisse. Que dis-je, sur une liste? il y a une liste pour son excellence, il y a une liste pour madame, et il y en a une autre pour monsieur le secrétaire. J'ai toujours désiré savoir si ces personnages importans qui reçoivent tant de cartes et sur les listes desquels il y a tant de noms inscrits, ont la curiosité de perdre leur temps à regarder ces listes et ces cartes. Oh! oui, il y en a; au moins faut-il que les visiteurs le croient.

Je fis un nombre considérable de visites.

Je crus devoir cette marque de déférence à quelques-uns de mes habitués libéraux et à presque tous mes habitués royalistes. Sous l'empire, les ministres, les grands avaient l'habitude de recevoir le jour de l'an. Cette habitude se conserva cette première année chez plusieurs ministres et grands seigneurs; quelques autres ne reçurent point. Ce fut un spectacle singulier de voir dans les salons des uns, et chez les suisses des autres, tous ces personnages de diverses opinions. Presque tous se connaissaient et pouvaient apprécier réciproquement la sincérité de leurs hommages. Aussi dans la loge des suisses, ils se regardaient avec inimitié, ou avec un rire moqueur. On voyait paraître à la file tous les préfets en congé et tous les préfets déplacés, les nouveaux officiers en fonctions et beaucoup d'officiers à la demi-solde, les sénateurs qui avaient été nommés pairs et les sénateurs qui avaient été éliminés. Plus d'un fonc-

tionnaire en activité se trouva inscrire son nom précisément au-dessous du nom de l'ex-fonctionnaire qu'il avait remplacé.

Pour moi, comme je m'étais mis bien avec tout le monde, dans les nombreuses visites que je fis, je fus bien accueilli de tous ceux chez qui je fus admis; chez tous les suisses je reçus des amitiés de ceux qui descendaient de voiture pour s'inscrire. Seulement, en présence des royalistes exagérés de ma connaissance, je me trouvais un peu embarrassé des politesses amicales de quelques bonapartistes très-connus qui venaient, en bel habit de cérémonie, faire des visites aux ministres du roi.

Le marquis se montra fort généreux envers moi; il me donna pour mes étrennes la quittance de l'argent qu'il m'avait prêté. Cela fit compensation avec les belles étrennes que je m'étais cru obligé de donner à mademoiselle Amanda : c'était une parure complète en riches turquoises,

le diadème, les boucles d'oreille, les bracelets et le collier. Mon présent n'avait pas été fait sans calcul. Cette brillante parure devait encore rehausser l'éclat de ma dame de comptoir. Quelle avait été la joie, la reconnaissance de mademoiselle Amanda! Elle se montrait douce, tendre, prévenante pour moi. Sans répondre précisément à mes propositions de mariage, elle y prêtait l'oreille avec plus de complaisance; elle ne m'appelait plus que son cher ami et jamais son cher tuteur.

CHAPITRE X.

LE CARNAVAL DE 1815.

Le carnaval de l'année précédente avait été si triste! on se proposait de se bien dédommager. Les journaux et les pamphlets devenaient de plus en plus âcres et mordans; les personnalités se multipliaient; il y avait de l'inquiétude dans les esprits; mais comment passer deux hivers sans danser?

La reconnaissance de mademoiselle Amanda pour moi ne fut pas de longue durée. Elle avait commencé le jour de l'an; le jour des rois, la belle dame semblait avoir oublié mes étrennes. Elle riait quand je lui parlais de mariage, et déjà elle affectait de

ne plus m'appeler que son cher tuteur. J'en pris du dépit; elle me bouda. Bientôt, il y eut entre nous des querelles vives et fréquentes, comme si nous eussions été mariés. Un jour, je venais d'avoir avec elle une de ces petites disputes conjugales; je sortis pour dissiper mon humeur.

Je me promenais fort tranquillement sur les boulevards. Voilà qu'après avoir passé la rue Favart, j'aperçois de loin un grand concours de peuple. Il entourait plusieurs voitures de deuil et un magnifique char funéraire. J'approche, je m'informe; j'apprends que c'est le convoi d'une actrice célèbre. Le bruit s'était répandu que les prêtres avaient décidé de ne point ouvrir au convoi les portes de l'église. Je me trouvais dans une veine aristocratique, et je ne me sentais pas très-disposé à blâmer les prêtres, ce que je me gardai de dire; car le peuple était déjà furieusement animé.

Au moment où le cortége allait se mettre en marche, le maître des cérémonies

donna l'ordre aux conducteurs du char de prendre directement le chemin du cimetière. Aussitôt, on pousse de grands cris : « A l'église! à l'église! » On saisit les traits des chevaux ; on les dirige vers les rues qui conduisent à Saint-Roch : tout le cortége suit, et je suis le cortége, la foule et les voitures. Parmi les acteurs réunis de tous les théâtres, j'aperçois mon ami Durosay; je vais à lui. Cet homme, si habituellement disposé à prendre le temps et les événemens comme ils venaient, se sentait cette fois blessé, offensé dans l'honneur de sa profession. Ses discours firent impression sur moi. « Mais en effet, me disais-je, » ce refus est-il bien conforme à la véri- » table religion? n'y a-t-il point là du fa- » natisme? » Chemin faisant, les hommes, les femmes, s'excitaient. L'actrice qui venait de mourir avait passé la cinquantaine : « La » pauvre jeune femme! » disaient des gens du peuple. « Elle est morte en couches! Elle » était si charitable! elle a donné vingt-cinq

» louis pour le baptême de l'enfant, et ils » ne veulent pas chanter l'office pour la » mère ! » Facile à me laisser emporter par les circonstances et par les passions des gens qui m'entourent, je me sens entraîné à me mêler à ceux qui crient ; et d'impulsion en impulsion, je me trouve un des plus irrités contre les prêtres. L'exaspération avait grossi avec la foule ; cette foule était immense : elle m'avait séparé de Durosay, je le rejoignis sur les marches de Saint-Roch. Il s'indignait, il s'emportait : je m'indigne, je m'emporte ; je me souviens que moi aussi j'ai été comédien, et je me regarde comme personnellement outragé.

Les portes étaient fermées ; on veut les enfoncer. Un serrurier paraît, instrumente ; les portes s'ouvrent ; on transporte le corps dans le chœur. Il faut bien l'avouer, ce fut moi qui allumai le premier cierge : en un instant, toute l'église fut illuminée. On envoie une députation au curé... Je ne sais à quelles extrémités le peuple se serait porté,

si un prêtre n'eût paru et n'eût calmé l'effervescence par un *de profundis*.

Le cortége se remit tranquillement en marche, et je repris tranquillement la route de mon café. Peu à peu, mon feu s'était éteint; je m'effrayais moi-même de mon exaltation, et je tremblais de m'être compromis. C'était l'heure où les exagérés d'une autre opinion que la foule amassée devant Saint-Roch, se rendaient à mon café. Je leur dis, en gémissant, ce que j'avais vu, non ce que j'avais fait; je me gardai surtout de laisser entendre que c'était moi qui avais allumé le premier cierge.

Je fus curieux de savoir ce que M. de Rinville pensait de cet événement: je le trouvai fort inquiet. Quand il sut que j'avais assisté à toute la scène, il me pria de lui en apprendre tous les détails. A chaque mot de mon récit, il levait les yeux au ciel, se mordait les lèvres, soupirait. Lorsque j'eus fini, sans lui avoir révélé le rôle que j'avais joué: « Diable! diable! dit-il, ces

» prêtres !.... ils vont trop loin.... Ils vont
» trop vite... » Il se servait des mêmes
mots qu'il avait employés en me parlant
de Bonaparte, après ses campagnes d'Espagne et de Russie. Il continua : « Voilà
» comme autrefois nos théologiens ont
» tout perdu, avec leurs préjugés et leur
» obstination. Ils disent qu'ils sont résignés
» au martyre.... c'est fort bien.... Ils s'ouvrent les portes du ciel ; mais ils nous
» font subir un terrible purgatoire dans
» ce bas monde. Eh ! je vous demande un
» peu ce que cela signifie de ne pas vouloir
» dire une messe des morts pour une actrice... là... dans un siècle de lumières et
» de philosophie ! Car enfin nous y sommes, nous ne pouvons pas nous le dissimuler. Je l'ai beaucoup connue cette actrice... oui, avant la révolution. J'ai fait
» des soupers délicieux avec elle, chez le
» duc de ***, qui était un imbécile. Elle
» était belle !... belle !... c'était un astre... et
» un esprit !... c'était un démon. J'ai ouï-

» dire qu'elle avait toujours très-bien
» pensé. Bonaparte en faisait beaucoup de
» cas. Eh bien! pourquoi ne pas vouloir
» prier pour elle? Nos vieux gentilshom-
» mes de province s'imaginent qu'il ne faut
» que déployer un peu de force pour dis-
» siper un attroupement populaire; je
» pensais comme eux en quatre-vingt-
» neuf: j'ai bien changé depuis. Il ne faut
» quelquefois qu'une bagatelle pour ame-
» ner de grands événemens.» J'étais fort effrayé des inquiétudes de M. le marquis. Cependant, comme l'événement n'eut aucune suite, je ne tardai pas à me rassurer.

Les bals commencèrent; on dansa beaucoup à Paris, dans les premiers mois de 1815. Les bals publics furent très-gais; l'on n'y parla point de politique. Les bals particuliers furent moins vifs; dans les uns on n'invitait que les gens de son parti, et comme on ne trouvait pas à contredire, on s'y ennuya. Dans quelques autres, où par convenance d'étiquette, de famille, on

était forcé d'inviter des gens d'une autre opinion que la sienne, les deux partis ne se querellaient pas; car ils ne se parlaient pas, mais ils restaient divisés, séparés. Ils formaient deux groupes, offraient l'image de deux camps ennemis; il y avait un côté droit et un côté gauche. Telle contredanse était toute libérale, telle autre toute aristocratique. Cependant, vers la fin, on devenait plus indulgent les uns pour les autres; on se mêlait, et l'on se trouvait réciproquement aimable. Ah! quand en viendrons-nous à nous mêler comme dans ces dernières contredanses! Il me semble pourtant que le bal dure depuis assez longtemps.

Le lendemain de la mi-carême, M. le marquis de Rinville entra dans mon café pour déjeuner. Il venait de faire des visites et il avait renvoyé sa voiture. Jamais je ne l'avais vu si joyeux. Il riait avec les habitués de sa connaissance; il disait des douceurs à mademoiselle Amanda; il avait

un air de fête et de triomphe. Je le priai de m'apprendre bien vite le bonheur qui lui était arrivé, afin de m'en réjouir avec lui. Soudain il prit un air grave et mystérieux. « Tu le sauras bientôt, me dit-» il; mais c'est encore un secret, et je » me garderai de le confier à un bavard » comme toi. Adieu, Giffard, il faut que » je rentre; j'ai donné rendez-vous chez moi » à Henri et à mon cousin le vicomte. » Il sortit en fredonnant je ne sais quel air d'un vieil opéra-comique. Le soir même j'appris ce qui s'était passé entre ces trois personnages.

CHAPITRE XI.

PROPOSITION. — QUERELLES. — GRANDE NOUVELLE.

Le marquis avait trouvé chez lui son cousin le vicomte, et, bientôt après, Henri était arrivé. Au moment où il entra, le vicomte lisait je ne sais quel journal de son parti et souriait aux quolibets du rédacteur. Il fit une légère inclination de tête à Henri, et continua sa lecture. Le marquis reçut son fils avec encore plus de tendresse que de coutume.

« Mon cher enfant, lui dit-il, j'ai voulu
» te voir sur-le-champ parce que j'ai une
» bonne, très-bonne, excellente nouvelle à
» te donner. Apprends que mon cousin le
» vicomte de Rinville que voilà, est venu

» hier me proposer pour toi un parti su-
» perbe. » — « Pour moi! mon père? » —
« Oui, pour toi. » — « Et c'est monsieur le
» vicomte qui veut bien s'occuper de moi? »
— « Vous n'y êtes pas, jeune homme, dit
» le vicomte; j'ai été chargé par une dame
» qui sait les liens qui existent entre mon
» cousin et vous, de demander au mar-
» quis de Rinville si son intention était de
» marier celui qu'il appelle son fils. Je me
» suis acquitté de ma commission, voilà
» tout. Maintenant, écoutez votre père, et
» répondez-lui. » Il reprit tranquillement
la lecture de son journal. « Oui, dit le
» marquis, c'est mon cousin qui m'a porté
» les premières paroles; mais ce matin j'ai
» vu la mère de la jeune personne, j'ai
» causé avec elle; je sais ses intentions,
» ses conditions qui, bien loin de me pa-
» raître déraisonnables, me plaisent et me
» conviennent à moi-même infiniment.
» Cette mère encore très-jeune et très-
» fraîche est la veuve, après avoir été la

» seconde femme d'un ancien intendant de
» notre famille, qui par parenthèse nous
» a bien volés, surtout au moment de mon
» émigration, et qui est mort fort riche.
» C'était un certain Moreau Deristel. Il
» s'ensuit qu'en apportant une riche dot à
» mon fils, la jeune personne nous ferait
» vraiment une restitution. Qui sait si
» madame Deristel n'a pas songé à ce ma-
» riage pour l'acquit de sa conscience? Au
» reste, si le mari a été un peu fripon, très-
» fripon, cela n'empêche pas que sa veuve
» ne soit très-honnête; la fille est fort jolie,
» belle même. Mais ce qui rend vraiment
» le parti très-avantageux, c'est qu'avant
» d'épouser Deristel, la mère avait été de-
» moiselle de compagnie d'une dame de la
» plus haute qualité, une ancienne cha-
» noinesse dont aujourd'hui elle est l'amie
» intime, et qui est très-bien en cour. Il
» en résulte que la bonne dame ne veut
» plus frayer qu'avec la vieille noblesse, et
» qu'elle se donne des airs de dame de

» qualité. » — « Assez déplacés dans une
» roturière, » dit le vicomte, sans interrompre sa lecture. — « Oh ! » reprit le marquis, « il faut bien fermer les yeux sur les
» ridicules de nos amis ; c'est une femme
» si bien pensante! Quelle haine prononcée, exaltée contre la révolution! » —
« Et contre l'empire, s'il vous plaît, mon
» cher cousin le chambellan », ajouta le vicomte avec un sourire assez railleur.

Henri n'écoutait plus, il était occupé à chercher comment il devait répondre à la proposition de son père. « Grâce
» à ce mariage, » reprit le marquis,
« avec ton mérite et ta bonne conduite... car je te rends justice, quoique
» bien souvent j'enrage en pensant à tes
» opinions... mais enfin Dieu me fera la
» grâce de t'ouvrir les yeux, et cette alliance contribuera nécessairement à te
» rendre plus raisonnable. L'influence
» d'une jolie femme qui nous aime est si
» puissante!... Où en étais-je?... Ah! je di-

» sais, qu'avec l'appui de ta belle-mère,
» le mien et ton mérite, rien ne peut t'ar-
» rêter. D'abord, au moment de ce ma-
» riage, moi, je me saigne pour toi; je te
» fais des avantages, et je te vois d'ici
» maître des requêtes; mais ce n'est pas
» là ce qu'il y a de plus beau pour toi.....
» Écoute-moi donc... On dirait que tu
» penses à autre chose. » — « J'écoute,
» mon père. » — « Vous avez, dit-on, dans
» vos nouvelles lois, que du reste je suis
» loin d'approuver, mais dont nous se-
» rions bien dupes de ne pas profiter quand
» cela peut nous arranger... vous avez donc
» des dispositions qui permettent d'adop-
» ter... de reconnaître des enfans naturels.
» Madame Déristel désire que je t'avoue
» hautement pour mon fils; et comme tu
» ne peux que faire honneur à la famille,
» comme je n'ai point eu d'enfans de mon
» mariage, je ne vois pas ce qui pourrait
» m'empêcher... Et vois-tu?... comprends-

» tu?... saisis-tu le superbe avenir qui
» s'ouvre devant toi?... »

Dès les premiers mots que le marquis avait dits sur ces nouvelles lois, le vicomte avait interrompu sa lecture, ôté ses lunettes, et il écoutait avec autant d'attention que d'impatience. Au moment où le marquis annonça qu'il était disposé à reconnaître Henri : «Ah ! c'est trop fort,» dit le vicomte en se levant brusquement, «faites-lui du bien,
» mariez-le, faites le maître des requêtes,
» conseiller-d'état, préfet, ou tout ce que
» vous voudrez; mais ne compromettez-
» point pour lui l'honneur de la famille.
» Si j'avais su que cette sotte et vaine
» madame Déristel eût cette ridicule am-
» bition, je me serais bien gardé de me
» charger de sa commission. Comment,
» mon cousin! introduire dans la famille
» des Rinville, un fils naturel, et qui est
» libéral encore! Je n'ai aucune préten-
» tion sur vos biens; mais dépouiller
» pour ce jeune homme et pour la fille de

» votre intendant qui vous a volé, vos lé-
» gitimes héritiers du peu qui vous reste !..
» Ah ! grand Dieu ! dans quel siècle vivons-
» nous ! et que j'étais loin de m'attendre
» que mon cousin... le marquis de Rinville
» tremperait dans les crimes de la révolu-
» tion ! mais nous ne le souffrirons pas. »
— « Eh ! qui m'en empêchera ? » — « Moi,
» toute la famille... Non, nous ne le souf-
» frirons pas. »

Aussitôt la scène devint très-vive entre le marquis et le vicomte. Ils allèrent jusqu'à s'injurier, et mêlant la politique à leurs débats : le vicomte traitait son cousin le marquis de philosophe et de jacobin ; le marquis traitait son cousin le vicomte d'ennemi des lumières et d'esclave des préjugés. Le vicomte dit au marquis qu'il était une girouette ; le marquis dit au vicomte qu'il était un éteignoir, et il s'oublia jusqu'à l'appeler ironiquement, monsieur le vicomte de la Jobardière. Qui pourrait peindre la fureur du vieux gentillâtre ?

Henri qui avait écouté avec peine, mais en silence, cette violente querelle, crut devoir s'interposer en voyant qu'on en venait à des mots beaucoup trop durs. Il leur dit qu'il était inutile de se disputer pour lui; qu'il allait sans doute les mettre d'accord sur-le-champ, et il déclara fort respectueusement à son père que son intention bien positive était de ne pas accepter le parti auquel on avait bien voulu songer pour lui. La surprise ôta la parole au marquis. « A merveille! » dit le vicomte en éclatant de rire, ce qui ne lui arrivait pas souvent; « d'autres diraient qu'il est un » nigaud de refuser les avantages qu'on » lui offre; moi je le remercie d'être plus » raisonnable que son père. Ah! je suis un » éteignoir! un vicomte de la Jobardière!.. » adieu, mon cousin; nous ne nous reverrons plus. » Il sortit.

Alors, ce fut contre Henri que le marquis tourna sa fureur. Henri ne s'emporta pas, se tint toujours dans les bornes du

respect, tout en persistant dans sa résolution; mais ce respect ne servit qu'à augmenter l'indignation du marquis. « Tu » vois, s'écriait-il; je me brouille pour toi » avec toute ma famille; et voilà comme » tu m'en récompenses! Fils indigne!...... » rebelle!..... ingrat!..... » Il fallut bien que Henri obéît aux injonctions réitérées que lui faisait son père de sortir de chez lui.

Henri raconta fidèlement tout ce qui s'était passé à sa tante et à sa cousine. Au moment où il leur apprit qu'il avait refusé l'offre qui lui avait été faite, un rayon de joie involontaire brilla dans les yeux de Rose; mais elle surmonta presque aussitôt son premier mouvement; et, en s'efforçant de paraître calme: « Vous avez eu tort, » mon cousin. Pourquoi affliger votre » père? pourquoi refuser les avantages » qu'il se plaît à vous offrir dans sa tendresse? Croyez-moi, acceptez-les; que » je serai heureuse de votre bonheur! » Madame Lefèvre n'osait désapprouver sa

fille; elle se contenta de dire que c'était à Henri à se consulter lui-même; que son cœur ne pouvait manquer de le bien guider; que dans tous les cas il serait temps de se décider quand il aurait vu la jeune personne. « Non, je ne la verrai pas, » répondit Henri. Il resta quelques momens pensif, regardant avec attendrissement sa cousine; puis, avec le ton d'un homme sûr de sa volonté, il ajouta: « Je suis désolé » d'affliger mon père; mais je n'épouserai » pas la femme qu'il me propose. ».

Henri écrivit à son père une lettre bien touchante, mais bien ferme. Cette fois le marquis répondit; sa réponse était furibonde. Cependant il ne perdait pas encore l'espérance; il se flattait que la réflexion et de bons conseils pourraient faire changer son fils. Ce fut moi qu'il choisit pour être son intermédiaire auprès de Henri; je promis à M. de Rinville d'employer toute mon éloquence pour tâcher de faire entendre raison au jeune homme.

J'étais alors fort occupé pour mon propre compte; je me flattais d'avoir amené à bien une affaire qui me promettait un gros bénéfice. Un de mes habitués de neuf heures du matin, officier-général mis hors d'activité, avait une terre à vendre. Il m'en avait parlé; j'en avais parlé à un de mes habitués de midi, qui venait d'être appelé à une très-grande place, et qui était disposé à faire l'acquisition de la terre. Le vendeur était un libéral; l'acheteur était un pur; mais qu'importe? les écus n'ont point d'opinion. Ils s'étaient vus, ils étaient d'accord; on m'avait promis pour honoraires de courtage un pour cent sur le marché. La terre se vendait quinze cent mille francs; rien de plus clair, il me revenait quinze mille francs. On avait pris jour pour signer le contrat : ce jour-là même, il survint un obstacle au vendeur; on remit au lendemain. Je devais aller de bonne heure chez M. de Rinville pour me concerter avec lui sur tout ce que

je devais dire à son fils ; je devais ensuite aller chez le notaire, pour assister à la signature du contrat de vente, et toucher mes quinze mille francs..... A mon réveil, quelle nouvelle!.... Bonaparte était débarqué à Cannes.

FIN DU SECOND LIVRE

IIe. PARTIE. — IIIe. LIVRE.

CHAPITRE PREMIER.

GRANDE SÉCURITÉ. — GRAND CHANGEMENT.

La nouvelle avait circulé dès la veille. Un homme très-curieux, très-actif, qui se glissait partout, qui se plaisait à débiter tous les bruits faux ou vrais, et que j'appelais le nouvelliste de mon café, me l'avait contée tout bas à l'oreille. Je n'avais pas voulu y croire. Puis dans mon café, tous les soirs n'étaient-ils pas consacrés au plaisir ? la politique n'en était-elle pas bannie ? Quelle fut donc ma surprise, lorsque le lendemain, en ouvrant

le Moniteur, le seul des journaux que je laissais toute la journée sur mes tables, je lus la convocation du corps législatif, et la mise hors la loi de Bonaparte. Hors la loi ! ce mot me fit frémir; il n'avait pas frappé mes oreilles depuis la terreur.

Avant l'heure de mes rendez-vous, je sortis pour chercher des nouvelles. Je rencontrai un valet du général Dérigny qui venait d'arriver de sa maison de campagne, où il avait passé un congé de quelques mois. Je pensai que le général saurait peut-être bien des choses qui n'étaient pas dans le Moniteur, et je me hasardai à me présenter chez lui.

Par extraordinaire le général était assez gai. Il achevait de s'habiller pour se rendre chez le ministre. « Ah ! vous voilà, Giffard ! » Eh bien ! quelles nouvelles ? » — « Eh ! » mais, général, c'est moi qui viens vous » en demander. » — « A moi ! » reprit-il en riant, « et comment voulez-vous que j'en » sache ? j'arrive à l'instant même à Paris. »

— « Eh quoi ! vous ignorez ?..... » — « J'i-
» gnore tout, sinon que j'ai été mandé par
» le ministre, ce qui m'a un peu surpris.
» C'est pour quelque revue peut-être, pour
» quelque changement de destination. »
— « Ah ! oui, une revue ! » repris-je en soupirant. — « Eh bien ! quoi ? que se
» passe-t-il donc ? » — « Bonaparte est en
» France. » — « Qu'est-ce que vous
» dites ? » — « Je dis que, le cinq de ce mois,
» Bonaparte a débarqué à Cannes en Pro-
» vence. » Je lui racontai tout ce que je venais de lire dans le Moniteur. A mesure que je parlais, je voyais la figure du général se rembrunir. Il se laissa tomber dans un fauteuil, se couvrit la tête de ses deux mains et les appuya sur la cheminée en disant d'un ton pénétré : « Oh ! que je
» prévois de malheurs ! » — « Ne vous
» alarmez pas : il n'a pas onze cents hom-
» mes avec lui. » — « Oui, oui, » reprit-il en relevant la tête et avec un sourire amer, « il n'a pas onze cents hommes,...

» mais..... » Il s'arrêta, réfléchit: « Allons, » je n'ai pas un moment à perdre; je vais » chez le ministre. »

Les fâcheux pronostics du général étaient loin de me rassurer; cependant je trouvais au fond de mon âme un certain contentement, de secrètes espérances. Il allait y avoir du mouvement, une crise: toujours avide de nouveautés, de bruit, de tumulte, je me faisais une espèce de plaisir d'y prendre part. Je n'en étais pas moins attaché au gouvernement; mais c'était peut-être une occasion pour moi de prouver d'une manière éclatante mon dévouement à la monarchie.

Les alarmes que m'avait inspirées le discours du général se trouvèrent bientôt dissipées. Toutes les personnes que je rencontrai étaient fort étonnées de la nouvelle, mais n'en concevaient pas la moindre inquiétude: les plus ardens partisans de Bonaparte eux-mêmes ne pouvaient croire au succès de l'entreprise;

les partisans de l'ancien régime s'en réjouissaient comme d'une témérité ridicule qui achevait de perdre le ci-devant empereur ; les amis de la charte se flattaient que l'événement serait une leçon salutaire pour le gouvernement.

J'allai chez le marquis de Rinville. Son cousin le vicomte y arriva presqu'en même temps que moi. « Pas la moindre » inquiétude, » nous dit-il d'un air rayonnant. « A l'heure où je parle, tout doit » être fini, tant les mesures ont été prises » avec activité, et, j'oserai le dire, avec » une espèce de génie ministériel dont cet » homme nous a lui-même enseigné le se» cret. » — « J'ai été son chambellan, dit » le marquis ; je le plains ; mais voilà un » événement qui va rallier toute la France » à notre parti. Tu sens bien, mon cher » Giffard, que nous ne pouvons nous oc» cuper aujourd'hui de mes affaires parti» culières avec mon fils ; nous reprendrons » otre négociation demain, après-demain,

» quand on nous aura donné officielle-
» ment la nouvelle de l'heureux dénoû-
» ment. Je voudrais bien savoir ce que
» pense maintenant monsieur mon fils de
» son héros; car, quoi qu'il en dise, cet
» homme-là est devenu son héros depuis
» qu'il a cessé d'être le mien. » Monsieur le marquis avait bien vite oublié que, cinq semaines auparavant, une sédition avait manqué d'éclater par suite du refus d'enterrer une actrice.

En quittant le service militaire, Henri était entré simple grenadier dans la garde nationale; je le rencontrai en uniforme. Sans être convoqué, par zèle, de bonne volonté, il s'empressait de se rendre au chef-lieu de sa légion. « Malheureuse na-
» tion! me dit-il, quand cesseras-tu d'ê-
» tre tourmentée par d'audacieuses ou
» imbéciles ambitions? »

Rassuré par le marquis et le vicomte, je pensai qu'il était temps de me rendre chez le notaire où devait se passer le contrat de

vente de cette terre sur lequel il me revenait un droit de courtage de quinze mille francs; je craignais d'être en retard. Je trouvai le vendeur qui attendait depuis long-temps; l'acheteur n'avait pas paru. Après trois quarts d'heure, on apporta un petit billet au notaire, par lequel l'acheteur annonçait que, vu les circonstances, et se félicitant de n'avoir pas terminé la veille, il retirait sa parole. Le vendeur eut un moment de dépit; il s'en voulait d'avoir été cause que la veille tout ne fût pas signé. Puis tout d'un coup : « C'est » peut-être un service qu'il me rend, dit- » il; et pourquoi me déferais-je de ma » terre à présent? qui sait ce qui peut » arriver? » Ainsi tous deux se réjouissaient de ne pas accomplir le marché; moi seul, j'étais fâché de le voir rompu. Quinze mille francs perdus!... parce que Bonaparte est débarqué à Cannes! Il fallut bien me consoler. « Eh bien! » me disais-je, « c'étaient les libéraux qui ven-

» daient, et les purs qui achetaient. Cela
» va peut-être changer : les purs ven-
» dront, les libéraux achèteront, et moi
» j'y trouverai toujours mon compte. »

Tout Paris resta dans la sécurité ; on compta sur l'anéantissement de Bonaparte et de sa petite armée jusqu'au moment où l'on vit revenir les généraux qui, dès la première nouvelle, étaient partis en toute hâte pour Lyon. L'inquiétude devint aussi générale que l'avait été la confiance du succès.

Oh ! qu'il y eut alors de récriminations parmi les gens des divers partis et même des diverses nuances de parti ! « Pourquoi
» avez-vous rêvé le rétablissement de l'an-
» cien régime? » disaient les constitutionnels aux partisans des priviléges. « Pour-
» quoi avez-vous secondé les cris poussés
» en faveur de cet homme? » disaient les purs aux libéraux.

Une double classe surtout était dans l'effroi; c'étaient ceux qui, depuis un an,

avaient professé des maximes ultrà-monarchiques; c'étaient ceux qui depuis la même époque avaient professé des maximes bonapartistes. Les bonapartistes se flattaient bien que Napoléon allait arriver, mais en attendant on pouvait prendre contre eux des mesures sevères; les ultrà-monarchiques ne doutaient pas qu'ils ne fussent poursuivis dès l'arrivée du vainqueur. Plusieurs se cachèrent; parmi ces personnes, il y avait d'anciens amis qui s'étaient jetés dans des partis contraires. L'ardeur et la dissemblance de leurs opinions n'avaient point altéré leur amitié; ils pensaient différemment en politique, et ils continuaient de s'aimer et de s'estimer. Plusieurs redoutant les rigueurs, les uns de Bonaparte, les autres des ministres encore en fonctions, allèrent mutuellement se demander un asile. M. de Volnis ne fut pas un des derniers à disparaître.

Je n'ai rien vu de plus triste, de plus sinistre que la journée du dix-neuf mars.

Le Carrousel et les cours des Tuileries étaient remplis d'une foule à la fois consternée et furieuse ; malheur à celui qui ne laissait pas assez voir sa haine contre l'usurpateur : il était assailli, frappé.... Oh ! que la populace est féroce quand ses passions fermentent !

Le vingt mars, dès six heures du matin, tout était changé. Une foule aussi considérable que celle de la veille remplissait les rues et les promenades ; mais la joie avait remplacé le deuil. On courait vers les Tuileries. C'étaient des cris, des acclamations, des transports ! Malheur à celui qui aurait osé proférer une seule parole imprudente de royalisme ! il aurait été aussi maltraité que les extravagans qui, dans les jours précédens, avaient laissé échapper des mots suspects de bonapartisme. Au milieu de ces vociférations, de ces cris poussés par des hommes, des femmes, des enfans mal vêtus, appartenant à la dernière classe, et pensant aux vociférations,

aux cris dans un sens tout contraire poussés la veille par des hommes, des femmes, des enfans mal vêtus : « Eh, grand Dieu ! » me disais-je, y a-t-il donc deux ca- » nailles ? Hélas ! c'est trop à craindre » quand deux grands partis sont aux pri- » ses ! » Mais non, il n'y en avait qu'une. C'était la même ; je reconnus, parmi ceux qui criaient : *vive l'empereur*, plusieurs qui, la veille, avaient crié : *vive le roi*. C'était la même que celle qui se précipite encore aujourd'hui aux exécutions et aux réjouissances publiques... Et moi, n'y étais-je pas les deux jours ?

Les gens du peuple étaient-ils les seuls qui eussent changé de couleur ? Le soir aux Tuileries je vis les anciens amis de Napoléon qui attendaient son arrivée. Ah ! qu'il en avait ce jour-là ! Que de chevaux, que d'équipages, que de femmes élégantes parées de bouquets et de guirlandes de violettes ! Parmi ceux qui enlevèrent Napoléon de sa voiture, qui pleuraient de ten-

dresse, qui lui baisaient les mains, qui étaient heureux de toucher ses vêtemens, j'en reconnus plusieurs que j'avais vus dans mes visites du jour de l'an, chez les ministres du roi ou chez leurs suisses.

Depuis la nouvelle du débarquement, l'affluence des gens qui venaient prendre des glaces ou jouer au billard dans mon café avait sensiblement diminué. Mes habitués libéraux et royalistes avaient disparu. Chaque parti avait son café de prédilection. Chacun allait au café de son opinion comme à un club. Cet abandon général me jeta dans des réflexions mélancoliques; j'en causai avec mademoiselle Amanda; je la trouvai toute dévouée à Bonaparte. Vu la force des choses, mon royalisme commençait à s'attiédir.

Je ne fus pas le seul dont les sentimens varièrent de la sorte. On a imprimé dans le temps une anecdocte dont je fus témoin. Cet amateur de nouvelles qui le premier m'avait conté tout bas le débarquement

m'avait dit le premier jour : « Il circule » un bruit que ce brigand de Corse est » débarqué à Cannes. » Quelques jours après : « Savez-vous ce qu'on répand ? que » le téméraire usurpateur a été reçu à Gre- » noble. » Ensuite : « Je tiens de bonne » source que le général Bonaparte est en- » tré à Lyon. » Ensuite : « Il paraît con- » stant que Napoléon est à Fontainebleau. » Et enfin le vingt mars : « Sa majesté l'em- » pereur et roi est descendue ce soir aux » Tuileries. »

Cette dernière phrase se trouva textuellement dans le *Moniteur* du vingt-un. Souple au commandement, notre journal officiel avait fait rapidement volte-face.

CHAPITRE II.

GRAND EMBARRAS DU MARQUIS DE RINVILLE.

Henri n'avait presque pas quitté son corps-de-garde; il avait été un des plus zélés à maintenir le bon ordre et la tranquillité dans la ville. Le vieux vicomte était retourné dans sa province. Le général Dérigny était parti le soir même de la première nouvelle, pour aller prendre un commandement. Je ne savais quel rôle avait joué le marquis de Rinville; j'allai chez lui le vingt et un, de bonne heure.

Je sonnai; on tarda beaucoup à m'ouvrir. Blondin, le valet de chambre, me dit d'un air embarrassé, que monsieur n'y

était pas. « Cependant.... pour vous, mon-
» sieur Giffard,... peut-être.... Attendez-
» moi; je vais le prévenir.... C'est que,....
» voyez-vous,.... depuis tous ces funestes
» événemens, monsieur croit qu'il est pru-
» dent de ne pas recevoir tout le monde. »
Après quelques minutes, le valet de cham-
bre revint, et je fus introduit.

Je fus un peu surpris de trouver le mar-
quis fort réservé avec moi : il lui était re-
venu que la veille je m'étais montré chaud
partisan de l'usurpateur. Par degrés cepen-
dant, il reprit un peu de confiance. « Cer-
» tes, me dit-il, je suis bien loin de
» désapprouver que vous vous soyez rangé
» du parti d'un homme que j'ai long-temps
» servi, et dont le retour est vraiment mi-
» raculeux. Mais moi, par respect pour
» mon nom, je ne peux pas,... je ne dois
» pas.... et même je ne veux pas.... Enfin
» le voilà triomphant! c'est à merveille.
» J'aime à me flatter qu'il ne sera ni vin-
» dicatif, ni persécuteur; on m'avait con-

» seillé de fuir, de me cacher; fi donc! » Après tout, quel mal ai-je fait? je n'ai » rien à craindre, je ne crains rien. N'est- » ce pas, monsieur Giffard, que je n'ai » rien à craindre? » Il était aisé de voir qu'en parlant de la sorte, il s'en fallait de beaucoup que M. le marquis fût rassuré.

Mais voici bien un autre sujet de frayeur. Le marquis reçoit un billet par lequel il est invité, en sa qualité de chambellan de l'empereur, à se rendre sur-le-champ au château, pour présenter ses hommages à sa majesté. « Qu'est-ce que cela signifie? » est-ce que je suis encore chambellan? » est-ce que tout le monde ne sait pas que » je ne suis plus chambellan? est-ce un » tour qu'on me joue? Mais non, je re- » connais la signature ;..... le protocole,.... » me voilà convoqué.... Si je n'y vais pas, » n'est-ce pas afficher de la répugnance, » montrer de l'insubordination? ne peut- » on pas y voir un acte de révolte? Je m'en » souviens, avant son départ Napoléon

» ne badinait pas avec les gens de sa mai-
» son. Allons, vite, Blondin, apportez-moi
» mon habit de chambellan. » — « Votre
» habit? » dit Blondin. — « Oui, n'enten-
» dez-vous pas? » — « Eh! mais, mon-
» sieur le marquis..... » — « Eh bien!
» quoi? » — « Je ne l'ai plus. » — « Com-
» ment? vous n'avez plus mon habit! » —
« Monsieur le marquis ne se souvient-il
» pas qu'il y a un mois il a bien voulu
» me le donner? » — « Vous l'avez vendu!
» ah! malheureux, misérable valet! » —
« Ne vous désolez pas, monsieur le mar-
» quis; le fripier ne s'en est peut-être pas
» encore défait; il voudra bien me le prê-
» ter; il demeure à deux pas, je cours... »
— « Je vous chasse, si vous ne me rap-
» portez mon habit. »

Blondin se fit un peu attendre. Le marquis s'impatientait, se désespérait. Enfin, voilà Blondin tout essoufflé, mais triomphant : il a retrouvé l'habit. « Ah! tu es
» un garçon charmant, » lui dit le mar-

quis en passant précipitamment l'habit nacarat ; « voilà une preuve de zèle que je » n'oublierai pas..... Eh mais ! est-ce que » je suis engraissé, depuis que je n'ai mis » cet habit? je le trouve étroit.... Mon » épée, mon chapeau..... Qu'est-ce que » c'est? ôtez donc cette cocarde; vous » voulez donc me perdre? J'espère, mon- » sieur Giffard, que vous ne raconterez à » personne ce petit incident. » Il monta en voiture en continuant de me parler toujours avec un peu de réserve.

Tout ce qui restait à Paris de l'ancienne cour de Bonaparte avait été mandé au château. Le marquis était tremblant : plus il cherchait à se donner une contenance aisée, plus il paraissait gêné. Il se rassura un peu en voyant des généraux et quelques autres courtisans, qui étaient dans le même cas que lui; mais au moment où il fut admis à saluer sa majesté, il s'aperçut que Bonaparte le regardait d'un air moqueur, qu'il trouva menaçant : il fut glacé

d'épouvante ; déjà il commençait à perdre la tête. Bientôt il entendit murmurer à ses oreilles, parmi ses camarades les chambellans, qu'il était question d'exils, d'arrestations ; son trouble augmenta. Il s'échappa du château le plus tôt qu'il lui fut possible ; il retourna chez lui, quitta son habit de chambellan, se couvrit d'une redingote, et sortit à pied.

Il se dirigea vers le quartier de son fils. Il passa plusieurs fois devant la porte de la maison habitée par Henri et par madame Lefèvre ; il hésitait à frapper. Il se souvenait qu'il n'avait pas revu son fils depuis la proposition qu'il lui avait faite d'épouser mademoiselle Déristel ; qu'à la suite de la proposition et du refus, il y avait eu une correspondance fort respectueuse de la part de son fils, très-peu amicale de sa part.... « Puis, disait-il, cette » maison est grande ; il y a beaucoup de lo- » cataires, et je ne me soucierais pas d'être » rencontré. » Il entra dans un café d'où

il écrivit à son fils pour le prier de venir le trouver. Fort heureusement Henri était chez lui, et s'empressa de courir au rendez-vous. Sans revenir sur le passé, le marquis dit à son fils qu'il jugeait prudent, dans les circonstances présentes, de ne pas se montrer, et même de ne pas habiter sa demeure. « Il ne faut qu'un enne-
» mi, disait-il, un petit ennemi, un
» mauvais rapport.... » A l'instant même Henri conduisit le marquis dans son petit logement.

CHAPITRE III.

LE MARQUIS DE RINVILLE CHEZ SON FILS.

Qu'on se figure les soins de Henri pour son père pendant le peu de temps que le marquis passa chez lui ! Madame Lefèvre et sa fille habitaient précisément au-dessous de Henri. Le marquis n'avait revu que deux fois madame Lefèvre depuis sa jeunesse. Il ne connaissait point du tout sa fille, la jeune Rose. Un homme qui se cache ne pense plus aux vaines distinctions des rangs. Quand on craint d'être poursuivi, on trouve une espèce de générosité à tous ceux qui osent encore nous témoigner de l'amitié. Dès le premier soir, le marquis consentit avec grand plaisir à re-

cevoir la visite des deux dames, et combien il fut touché des tendres égards qu'elles lui prodiguèrent! Il se reportait avec madame Lefèvre au temps de sa jeunesse, et, en mettant le plus qu'il lui était possible de la circonspection dans ses paroles à cause de la présence de la jeune fille, il se reprochait les torts qu'il avait eus envers Thérèse; il la pleurait avec son fils et madame Lefèvre. Il trouvait une ressemblance frappante entre Rose et sa pauvre tante. Je l'ai déjà dit, le marquis de Rinville, hors de ses vanités de noblesse et de ses petites prétentions politiques, était vraiment un excellent homme. Après cette première visite, Henri demanda à son père comment il trouvait sa cousine? « Ta cousine! qui? » — « Rose. » » — « Rose? ah! oui, » dit le marquis en soupirant, « ta mère,... ta mère était une » couturière. »

De tous ses gens, le marquis n'avait voulu mettre dans sa confidence que

M. Blondin, son valet de chambre. Tous les autres croyaient monsieur le marquis à la campagne. Blondin venait chaque matin l'habiller et lui apporter ses lettres. Dès le lendemain, le marquis avait rendu la visite aux deux dames, et la familiarité était déjà établie. M. de Rinville n'était pas encore un vieillard, mais il approchait de la cinquantaine; il était habitué à toutes les petites douceurs de la vie dont jouissent les hommes opulens. Madame Lefèvre et Rose s'empressèrent de les lui prodiguer. Elles lui portaient son déjeuner; elles avaient soin de lui apprêter des mets délicats et bien de son goût. Il aimait à passer son temps auprès d'elles; il aimait à voir travailler Rose. Elle lui proposa de faire son portrait, il accepta. Dès lors il eut encore bien plus l'occasion de causer avec cette jeune fille, et il goûtait beaucoup sa candeur, son bon esprit, ses excellentes qualités. Il ne tarda pas à remarquer combien son fils avait d'affection

pour Rose, combien Rose avait d'affection pour Henri. Quelquefois il en soupirait, mais il se gardait de dire un mot qui pût faire croire qu'il les blâmât. Pendant tout son séjour chez son fils, il ne lui parla pas une seule fois de ce projet de mariage avec mademoiselle Déristel, qui les avait brouillés.

Quelquefois M. de Rinville s'entretenait des affaires publiques avec Henri. Le jeune homme, depuis que Bonaparte avait repris sa puissance, avait repris ses premiers sentimens contre cette puissance. Son père le grondait de ce qu'il s'exprimait trop en républicain. Le jeune homme, en appréciant le bienfait de la charte constitutionnelle, reprochait quelques fautes aux ministres du roi. Son père prenait vivement leur défense. Ce pauvre marquis était fort embarrassé ; il voulait rester fidèle au roi ; il n'osait nommer Bonaparte un usurpateur.

Il se défiait toujours un peu de moi; il

avait recommandé à son fils et aux deux dames de ne pas me dire qu'il était caché chez Henri; mais le troisième jour, je montai chez madame Lefèvre sans parler au portier, et je trouvai le marquis donnant une séance à mademoiselle Rose. Henri était absent. A ma vue, le marquis rougit; il essaya de me faire croire qu'il était venu pour se faire peindre par la jeune artiste, dont son fils lui avait vanté le talent. Voyant qu'il continuait de me parler avec réserve, avec contrainte, je lui exprimai combien j'étais affligé qu'il se défiât de moi. Touché de mon langage, il s'attendrit; puis il m'avoua que s'il ne m'avait rien dit, c'est qu'il m'avait vu toute ma vie l'homme de toutes les opinions, selon mes intérêts. Je me sentis blessé de ce reproche, peut-être parce qu'il était mérité. Il m'échappa de lui dire en souriant : « Eh ! monsieur » le marquis, des hommes aussi fermes » que vous et moi dans leurs opinions peu- » vent-ils avoir peur l'un de l'autre ? » Il

rougit de nouveau. Je prévins sa colère en lui parlant avec autant de dévouement que de respect ; j'ajoutai que M. le marquis avait tort de s'alarmer ; qu'il pouvait se montrer sans danger ; que plusieurs personnes avaient été exilées ; mais qu'il paraissait certain qu'il n'y aurait pas d'autres persécutions. Le marquis m'écouta, réfléchit quelques momens, ne me témoigna aucun mécontentement, jeta un regard d'affection sur Rose et sa mère, puis me dit : « Je ne vois pas pourquoi je me presserais de quitter mon asile ; je suis si bien ici ! »

CHAPITRE IV.

DÉPART DU MARQUIS. — DÉPART DE HENRI.

M. DE RINVILLE n'était pas tout-à-fait convaincu par mes paroles qu'il n'y eût aucun danger pour lui à se montrer ; cependant il consulta son fils. Celui-ci confirma tout ce que j'avais dit.

Encouragé par son fils, le lendemain matin le marquis prit un fiacre et alla faire quelques visites. Il rencontra dans je ne sais quelle maison ce M. de Volnis, l'écrivain philosophe, qui, revenu de son extrême frayeur, avait quitté sa cachette et se montrait dans Paris. Le marquis apprit que rien n'était moins assuré que le pouvoir de l'empereur. On lui parla des grandes

mesures prises par le congrès de Vienne, des armées formidables qui se réunissaient sur les frontières de la France, de l'alliance indissoluble, auguste, solennelle que tous les souverains avaient formée contre les Français, ou plutôt contre Bonaparte. On lui parla des divisions qui existaient parmi nous, des nombreux amis qui restaient au roi. On lui fit voir que Bonaparte, pressé entre les patriotes qui voulaient une constitution, ses officiers qui voulaient un régime militaire, ses anciens conseillers qui voulaient rester ses affidés, était indécis dans ses résolutions, incertain dans sa marche; qu'il faisait des actes de monarque soumis aux lois, puis qu'il en revenait à ses actes de sultan. N'y avait-il pas là quelque vérité? A cette époque, ayant besoin de tout le monde, voulant flatter toutes les opinions, Bonaparte ne se conduisit-il pas dans sa cour comme je m'étais conduit dans mon café? De plus, on se moquait cruellement devant le mar-

quis des gens qui avaient eu la sottise de se prononcer pour Bonaparte. « Concevez-» vous le chevalier de ***, » dit la maîtresse de la maison, « qui est redevenu serviteur » de cet homme-là ? » Tout le monde se récria ; et il échappa au marquis de dire : « Ah ! c'est affreux. » On portait aux nues ceux qui avaient eu le courage de rester purs, et le marquis chantait leurs louanges. Il rentra chez son fils tout pensif, et méditant sur les grands événemens qui se préparaient. Il fut plus froid avec Henri, poli mais point affectueux avec madame Lefèvre et même avec Rose. Celle-ci lui demanda s'il voulait lui donner une séance pour achever son portrait ; il répondit qu'il ne le pouvait pas ; qu'il était bien aise de faire d'autres visites, et en effet le soir même il sortit encore.

Il alla chez madame la comtesse douairière de **** ; là, il apprit que le fils et le gendre étaient en route pour Gand. La mère qui se faisait un point d'honneur d'adorer

ses enfans, la jeune femme dont le mari était parti la veille, semblaient toutes fières de la résolution qu'avaient prise ces messieurs; elles parurent fort étonnées de voir M. de Rinville à Paris; elles le croyaient dans les Pays-Bas. On lui tint les mêmes discours que ceux qu'il avait entendus le matin; on lui dit que le gouvernement royal, à son retour, serait indulgent, clément pour tout le monde, excepté pour les gentilshommes vraiment indignes de pardon qui auraient repris leur service auprès de l'usurpateur. Saisi d'effroi, se souvenant que le lendemain du vingt mars il s'était présenté aux Tuileries en habit de chambellan, se félicitant de n'avoir pas été remarqué, mais tremblant que la chose ne se découvrît, il crut avoir besoin d'expier sa faute par un acte solennel et remarquable de zèle, de fidélité, de dévouement.

Le lendemain matin, il dit à son fils qu'il ne voulait pas le gêner plus long-

temps; qu'il voyait bien qu'il ne courait aucun danger; que cependant il ne retournait pas chez lui; que, la veille, il avait été invité par un ami à passer quelque temps dans une terre voisine de la capitale, et qu'il avait accepté. Il alla faire ses adieux à madame Lefèvre et à Rose; il les remercia de toutes les attentions qu'elles avaient eues pour lui. En les quittant, il avait repris un peu de sa première affection; il dit à Rose qu'il espérait que dans des momens plus heureux, elle voudrait bien achever le portrait qu'elle avait commencé.

On venait de publier l'acte additionnel, et tous les citoyens étaient invités à le signer dans les municipalités, chez les notaires ou dans les administrations. Beaucoup se regardaient comme sommés plutôt qu'invités; beaucoup allèrent signer par peur. On eut besoin de commis surnuméraires dans les municipalités pour la tenue des registres; je n'avais presque

rien à faire dans mon café. On me proposa une de ces places créées pour la circonstance ; j'acceptai. Cependant moi-même je ne me pressais pas d'inscrire mon vote : je me serais bien gardé de voter contre l'acte additionnel ; mais je me souvenais que, sous la terreur, j'avais été presque dénoncé comme un des signataires des pétitions des *huit mille* et des *vingt mille*. Je voulais bien recueillir les votes de mes concitoyens ; mais pourquoi donner le mien?

Henri avait été frappé de stupeur par les grands événemens qui venaient de se passer. Cet acte additionnel, sous certains rapports, lui paraissait une parodie de la charte ; il lui semblait inadmissible sous d'autres rapports ; mais ne pouvait-on pas, ne devait-on pas le considérer comme un obstacle au despotisme, comme un frein au pouvoir absolu? il balançait, il ne savait à quoi se résoudre. Cependant les actes du congrès de Vienne étaient connus,

proclamés ; les armées russes, prussiennes, anglaises, autrichiennes, s'avancaient à marches forcées, et allaient de nouveau tenter d'envahir la patrie. « Ah! s'écria » Henri, voilà donc un devoir qui n'est » pas douteux! oui, c'est un devoir pour » tout Français qui a porté les armes de » les reprendre lorsque les étrangers nous » menacent : oublions tous nos dissenti- » mens, et réunissons-nous contre l'en- » nemi commun. »

Henri aurait pu obtenir de rentrer dans un état-major; mais ce n'était ni l'ambition, ni le goût de l'état militaire qui l'entraînaient de nouveau à l'armée. Il ne voulait point de grade ; il ne songeait qu'à payer sa dette à sa patrie : il alla s'enrôler comme simple soldat dans un régiment d'infanterie, et il revint annoncer ce qu'il avait fait à sa tante et à sa cousine.

Quel fut leur étonnement ! quelle fut leur douleur! Madame Lefèvre suppliait son neveu de changer de résolution ; pour

Rose, aussi alarmée, aussi affligée que sa mère, elle disait en fondant en larmes, qu'elle était trop habituée à trouver du courage, de la raison, de la générosité dans les actions de son cousin, pour oser le blâmer. Ce fut ce noble et tendre langage qui provoqua de la part de Henri un langage plus clair et plus tendre. Depuis leur enfance, ces deux jeunes gens s'aimaient; mais jamais le mot d'amour n'avait été prononcé entre eux. Henri le prononça. « Ah! mon cousin, dit la pauvre Rose, » qu'était-il besoin de ce mot? Votre conduite avec madame Delmar, votre refus » d'épouser la femme que vous proposait » votre père, ne m'ont-ils pas assez instruite? Et qu'ai-je besoin de vous répondre? ne savez-vous pas que tout mon » cœur vous appartient? » — « Mes enfans, » leur dit madame Lefèvre, « sous » quels tristes auspices vous déclarez-vous » votre amour? » — « Espérons, » dit Rose en s'animant de courage, « Henri

» reviendra; oui, j'en ai le pressentiment, » et nous serons tous heureux. » — « Et » puisse la France, reprit Henri, après » s'être délivrée des étrangers, fleurir à » l'ombre d'un juste et légitime gouver- » nement! »

Peu de jours après, Henri fit partie d'un détachement qui se rendait en toute hâte à la grande armée.

CHAPITRE V.

RENCONTRES. — PETITE PRÉCAUTION. — REGRETS DE GIFFARD.

En quittant le petit logement de son fils, le marquis de Rinville s'était rendu en effet à la maison de campagne d'un ami. Il y resta deux jours : le troisième, il se mit en route pour la Flandre, et, ne se souciant pas de voyager avec faste, il prit place dans une voiture publique. En approchant de Cambrai, la diligence fut passée par des chariots chargés de soldats qu'on transportait en poste aux frontières. Parmi ces soldats, il y en avait un qui frappa singulièrement le marquis ; il croyait

voir son fils, son cher Henri. « Mon fils!
» mon fils! disait-il, soldat! soldat de
» Bonaparte ! Cela ne se peut pas ; c'est
» quelqu'un qui lui ressemble, mais ce
» n'est pas lui. »

Les chariots de poste étaient encore sur la place et achevaient de relayer, lorsque la diligence entra dans Cambrai : c'était là aussi qu'elle relayait. Il est arrivé sans doute à quelques-uns de mes lecteurs d'apercevoir dans un spectacle, dans une promenade, dans un lieu quelconque, un homme qu'ils ne s'attendaient pas à voir, et qui lui-même était tout surpris de les rencontrer. On se défie du témoignage de ses yeux, on croit se tromper, on reste quelques minutes à se regarder de loin sans se saluer, sans faire aucun signe, sans proférer une parole : c'est ainsi que le marquis, penché à la portière, considérait le jeune soldat qu'il avait remarqué sur la route, et qui lui offrait tous les traits de

son fils ; c'est ainsi que le jeune soldat, assis dans la voiture sur son havresac, son fusil entre les jambes, considérait le marquis. Les chevaux de poste étaient attelés ; les militaires partirent, et le marquis restait à la portière, les yeux fixés sur ces chariots qui s'éloignaient. La diligence partit à son tour, mais les voitures des militaires avaient trop d'avance pour que le marquis pût espérer de les revoir et d'éclaircir ses doutes. « Non, ce n'est » pas mon fils, se dit-il enfin ; mon fils » m'a toujours témoigné trop d'éloigne- » ment pour l'usurpateur.... Ce n'est pas » mon fils. »

Le marquis se trompait : c'était bien Henri. Le jeune soldat avait reconnu son père : il ne doutait pas, lui, que ce ne fût le marquis de Rinville qu'il avait vu : « Mon » père ! disait-il, mon père dans une voi- » ture publique sur la route de Bruxelles ! » où va-t-il ? » Bientôt repassant dans sa mémoire les opinions vacillantes, incer-

taines du marquis, les dernières confidences qu'il lui avait faites sur les visites qu'il avait rendues à des femmes et à de nobles personnages, il ne douta pas que son père ne se rendît à Gand.

« Voilà donc l'effet de nos discordes! » se disait Henri : mon père en route pour » Gand! et son fils allant combattre les » étrangers, sous le commandement de » Bonaparte! »

On ferma les registres qui avaient été ouverts pour l'acceptation de l'acte additionnel, et je cessai mes fonctions de commis surnuméraire. Au moment où je prenais congé de la municipalité, le secrétaire de la mairie me demanda si j'avais voté, et en même temps il feuilletait les registres, comme pour y chercher ma signature. « Pas encore », répondis-je, fort embarrassé. — « Votez-donc », reprit-il en me présentant la plume. Le danger présent l'emporta sur le danger futur; je

signai sur la colonne des oui; mais ma main était mal assurée, ma signature était presque illisible, et le bonheur voulut qu'en posant la plume, une goutte d'encre tombât, et fît un pâté juste sur mon nom.

On avait convoqué les assemblées électorales pour nommer la chambre des représentans; le croirait-on? j'éprouvai quelque regret de ne pouvoir prétendre à en faire partie: « Quelle extravagance » d'aller songer à cela! me disais-je..... un » limonadier!... Ah! ma pauvre Thérèse! » Si tu vivais encore, qui sait?... » Je me souvenais que c'était ma femme qui, jadis, par ses actives démarches, m'avait fait nommer membre du conseil des cinq cents. « Bien certainement, elle ne me » rendait pas heureux; elle me tour» mentait; mais au moins cela me faisait » passer le temps; puis elle s'occupait de » ma gloire et de ma fortune: tandis que » cette ingrate Amanda.... elle est froide, » insolente et coquette. »

Ne pouvant prétendre à être représentant, je voulus au moins tâcher d'être un de ces électeurs adjoints que l'empereur, de son autorité, envoyait dans les colléges électoraux. Je réussis; je fus adjoint à un collége d'arrondissement. On sent bien que je choisis mes candidats selon les instructions qui m'avaient été données.

Cependant il s'en fallut que nous autres adjoints dévoués, nous fussions victorieux dans toutes les assemblées électorales. Que d'élémens divers et presque incompatibles offrait cette chambre de représentans! On y voyait les notabilités de toutes les époques de la révolution. A côté de tel représentant qui avait fait partie de l'assemblée constituante, de tel autre qui avait siégé à la Convention, on voyait tel ancien préfet, tel ancien conseiller d'état. Au milieu de toutes ces opinions qui, après vingt-six ans d'une expérience bien cruelle, s'étonnaient de se retrouver en présence, de s'être tour

à tour proscrites, je doutais fort que l'empereur pût régner aussi paisiblement qu'avec son sénat, et son corps législatif condamné au silence.

CHAPITRE VI.

NOUVEAUX EMBARRAS DE GIFFARD.

Mon café continuait d'être désert : nous ne faisions plus de quoi payer notre brillant luminaire. Rien n'est plus propre que le malheur à susciter des querelles dans une association, dans un ménage ; qu'il y en avait entre mademoiselle Amanda et moi ! Les opinions jouaient alors un rôle principal dans toutes les relations de la vie ; elle était toujours d'une opinion contraire à la mienne. Quand j'étais patriote, elle faisait l'aristocrate ; quand je me prononçais en royaliste exagéré, elle redevenait bonapartiste.

Rebuté par ses dédains, irrité de ses

hauteurs, alarmé de son extrême coquetterie, et surtout effrayé de la situation trébuchante de notre établissement, je ne songeais plus à l'épouser ; mais je m'avisai d'en devenir jaloux. J'avais parmi mes garçons un jeune homme grand, bien fait, brun, qui jouait le sentiment. Il lançait de tendres regards à la dame du comptoir, et il semblait se moquer de moi. Nous fûmes obligés de réformer quatre garçons sur six. La réforme ne tomba point sur le beau jeune homme. Il me fallut le garder, quoique de jour en jour il devînt plus sentimental avec mademoiselle Amanda, et plus insolent avec moi. Un matin il redoubla tellement ses regards impertinens sur la dame du comptoir; et il poussa si loin ses impertinens propos envers moi, que j'entrai dans une violente colère. Je le chassai. Mademoiselle Amanda voulut en vain le défendre ; elle pleura, cria, s'emporta ; je pris un ton de maître qui augmenta sa fureur. Hélas ! il n'y avait

pas une seule personne dans nos salons déserts pour mettre le holà entre nous ; le garçon qui nous restait donnait raison à madame. Pour ne pas me porter à quelques voies de fait, je sortis.

Je fus deux heures absent. Il y avait ce jour-là une grande revue dans le Carrousel. J'étais au nombre des curieux. Tant que la revue dura, je ne songeai qu'aux affaires politiques. J'admirais la belle tenue des troupes ; je ne doutais pas qu'avec notre grand général et des soldats si valeureux et si dévoués, nous ne fussions en état, non-seulement de résister à toute l'Europe, mais même de la conquérir une seconde fois. Je traversai les Tuileries, et je revins chez moi par les boulevards. Pendant cette promenade, je cessai peu à peu de m'occuper des intérêts de la France, et je jetai un coup d'œil sur ma situation. Mon café ne me présentait plus que des chances fâcheuses. N'était-il pas de la prudence de m'y soustraire ? Mon association avec ma-

demoiselle Amanda me devenait insupportable ; ne serais-je pas un sot de la continuer ? Dans le temps de notre prospérité, nous avions payé quelques dettes ; mais depuis nos temps de détresse, nous en avions fait de nouvelles. Eh bien! ne pouvions-nous pas, en nous séparant à l'amiable, vendre notre fonds, notre riche mobilier, payer les dettes, et partager le reste. Je calculais que j'aurais encore pour ma part un joli bénéfice avec lequel je pourrais acquérir une petite propriété aux environs de Paris où je vivrais tranquille sans femme, sans maîtresse et sans affaires ; cette idée me souriait beaucoup.

En arrivant à mon café, je ne vis dans mes riches salons qu'une seule personne qui prenait modestement une carafe d'orgeat : j'en gémis, mais je n'en fus pas surpris. Ce qui m'étonna, c'est que mademoiselle Amanda n'était point au comptoir. Notre unique garçon dormait, la tête appuyée sur une table : je le ré-

veillai. Il me dit que mademoiselle Amanda, quelques momens après mon départ, était montée dans sa chambre ; qu'après y avoir passé à peu près une demi-heure, elle était descendue avec son schâle, ses gants et son chapeau ; qu'elle lui avait remis la clef du comptoir ; qu'elle lui avait recommandé de faire la recette, et qu'elle était sortie. Hélas ! la recette n'était pas embarrassante à faire ! Je montai à la chambre de mademoiselle Amanda : tout était rangé, bien en ordre ; seulement, les clefs étaient à tous les meubles. J'ouvris son secrétaire, j'ouvris le tiroir où elle avait coutume de serrer ses diamans ; l'écrin n'y était plus ! une somme assez forte en or était disparue ! « Ah diable ! » me dis-je. J'ouvris une vaste armoire qui renfermait tout le linge de service pour le café ; l'armoire était vide. J'ouvris un grand buffet où nous placions notre argenterie ; le buffet était vide. Je reste consterné ; je descends, je m'exhale en plaintes, en la-

mentations. L'homme qui était entré pour prendre une carafe d'orgeat, lisait les journaux: il lève la tête, me regarde et reprend tranquillement sa lecture. Mon seul garçon sifflait sur le pas de la porte, et lançait des coups de serviette à un gros chien, qu'il se divertissait à faire aboyer. il ne m'entend pas. Comme un fou, je sors; je rencontre la femme de ménage qui servait de femme de chambre à mademoiselle Amanda. Depuis le matin, elle n'a pas revu madame. J'interroge un commissionnaire du coin de la rue: il me dit que plusieurs fois, depuis environ deux heures, il a vu entrer dans mon allée et en sortir, avec des paquets, M. Alexis; c'était le nom du beau jeune homme qui m'avait inspiré tant de jalousie. Il me dit avec un sang-froid, une indifférence qui augmente ma rage, qu'il n'y a pas cinq minutes que M. Alexis est passé avec un dernier paquet encore plus gros que les

autres. J'arrive furieux chez le commissaire de police de mon quartier.

J'avais sonné avec violence : le clerc qui vient m'ouvrir me cherche une querelle. M. le commissaire fait un grand travail pour la levée des fédérés de l'arrondissement ; il ne peut pas recevoir ma plainte ; il me dit de revenir le soir ou le lendemain. Je me fâche, il s'emporte : doit-il négliger le service de l'empereur, pour écouter les plaintes des particuliers ? Je crie, je le menace ; aidé de son clerc, il me met à la porte.

Je prends un cabriolet pour arriver plus vite à la préfecture de police ; je veux parler au préfet lui-même ; je veux me plaindre et du vol qui m'est fait, et du procédé du commissaire de mon quartier. M. le préfet est en conférence avec des députés des diverses municipalités, pour une grande fête qu'on doit donner aux grenadiers de l'île d'Elbe. Personne ne peut le voir ; mais on m'invite à m'adresser à un

chef de division qu'on me désigne : ce chef de division est enfermé avec des inspecteurs de la librairie ; ils concertent ensemble des mesures rigoureuses contre les journalistes, qui semblent annoncer des regrets ou des arrière-pensées en faveur du gouvernement qui a précédé le vingt mars. Je force la porte ; il me reproche de l'interrompre ; il me renvoie à mon commissaire de police : je me fâche de nouveau ; on me répond que la direction de l'esprit public a bien plus d'importance que mon affaire. « Ah ! morbleu », me dis-je en remontant dans mon cabriolet, « occupez-vous » de fédérés, de fêtes, de journaux, de la » direction de l'esprit public, je le veux » bien ; mais les justes réclamations des » citoyens ne devraient-elles pas faire la » partie principale des fonctions qui vous » sont confiées ? » Je retourne chez mon commissaire : il avait terminé son travail ; il en était satisfait, il était radouci, il reçoit ma plainte ; la belle avance !

Je conservais quelque espérance. Il me paraissait impossible que mademoiselle Amanda fût capable.... « Peut-être s'est-» elle aperçue du vol; peut-être, au lieu » d'en être complice, n'est-elle sortie que » pour courir après le voleur. » Mais la nuit arrive, les heures se passent; Amanda ne reparaît pas. Dans mon agitation, en ouvrant et fermant les meubles, et en me désolant à l'aspect de ces tablettes vides, de ces tiroirs vides, j'aperçois dans un coin du secrétaire, un petit billet à mon adresse: c'est l'écriture de mademoiselle Amanda. J'ouvre, je lis ces mots: « J'avais cru » m'associer à un ami, je me suis trompée, » c'est un tyran. Je fais ma part : ce que » je laisse vaut ce que j'emporte. Adieu. » Amanda Jeannette Rigaud. »

« Oh ! la scélérate ! m'écriai-je, me voilà » ruiné ! Que me laisse-t-elle ? un beau com-» ptoir, quelques morceaux de glace, quel-» ques ustensiles, des petites tables, des ban-» quettes, des tabourets,.... et des dettes ! »

Je ne pouvais plus continuer; sans linge, sans argenterie, sans chalands, sans dame de comptoir! qui me répondra de celle que je choisirai? Adieu, ma petite propriété aux environs de Paris, que ce matin je croyais si bien tenir.

Je trouvai un bon homme à qui je vendis mon fonds, le reste de mon bail et de mon mobilier, le plus cher que je pus. C'était un ancien militaire, un peu éclopé, François Doucet, dit La Victoire; il avait épousé une riche veuve. Le premier mari de madame Doucet avait gagné beaucoup d'argent avant la restauration, par des licences qu'il avait obtenues pour faire le commerce avec l'Angleterre. Joli commerce! Il fallait qu'un tiers de la cargaison fût composé de marchandises prohibées dans la Grande-Bretagne. On les jetait à la mer, et on arrivait en toute sécurité avec le reste à Liwerpool, Brighton, ou un autre port.

Je payai tous mes créanciers, et me

voilà de nouveau en chambre garnie, un peu plus pauvre qu'avant ma fastueuse entreprise.

J'appris, quelques mois après, que le bel Alexis et la belle Amanda avaient pris ensemble la route de Bruxelles; qu'ils y avaient ouvert un café presque aussi brillant que l'avait été le mien; qu'ils s'étaient mariés; que le sensible jeune homme était devenu un mari brutal, et battait sa femme. Elle l'adorait.

CHAPITRE VII.

GIFFARD AU CHAMP-DE-MAI.

Je me remis à fréquenter la Bourse ; c'était ma ressource, quand je n'avais rien de mieux à faire. Mais que les circonstances étaient peu favorables ! Dans l'incertitude des événemens qui se préparaient, tout le monde attendait, personne n'entreprenait. Je n'avais plus aucun protecteur à Paris ; j'allai voir mon ami Durosay, non pour qu'il me protégeât, que pouvait-il ? mais pour me soulager en lui faisant mes doléances. Il parut prendre pitié de mes peines ; puis il m'offrit ses services : « Ne les dédaignez pas, me dit-il ; mon » crédit, assez fort pendant la révolu-

» tion, s'était écroulé sous l'empire; il
» ne s'était pas rétabli sous le régime royal;
» il s'est un peu relevé depuis le vingt mars.
» Bonaparte, par nécessité plus popu-
» laire, cherche à s'entourer de tous les
» personnages qui ont joué un rôle. Je
» compte plusieurs amis parmi de vieux
» républicains tout récemment en faveur,
» et je peux être utile. »

Comme Durosay parlait ainsi, je vis entrer son tailleur qui lui apportait un habit. Le tailleur avait sous son bras un paquet assez léger, enveloppé d'un taffetas vert, et qui ne contenait que l'habit de Durosay; mais il était suivi d'un garçon qui portait un paquet beaucoup plus gros, enveloppé d'un taffetas gorge-de-pigeon. A travers le nœud du gros paquet, je vis briller du satin blanc, un beau velours et de la broderie. Durosay, tout en essayant son habit, eut la curiosité de demander ce qu'il y avait dans le gros paquet. Je fus enchanté de la question : car je n'aurais pas osé la faire,

et j'étais pour le moins aussi curieux que Durosay. Pour toute réponse, le tailleur prit le paquet des mains du garçon, l'ouvrit et déploya une riche tunique, d'une forme assez singulière et même assez bizarre ; elle était d'un superbe velours violet, doublée d'un beau satin blanc et semée de riches abeilles d'or. « Oh ! oh ! » dit Durosay tout émerveillé ; « et pour quel » théâtre ce magnifique vêtement ? pour » quel opéra, quel mélodrame ou quelle » tragédie ? » — « C'est pour un grand théâ- » tre, reprit le tailleur d'un air important, » et pour une bien grande pièce. Cet habit » que je viens d'arranger est celui d'un des » hérauts d'armes qui doivent précéder » la voiture de S. M. l'empereur à la céré- » monie du Champ-de-Mai. » Je n'ai pas besoin de dire que, dans ce moment, l'honnête tailleur était un bonapartiste prononcé. « Du Champ-de-Mai ! » dit Durosay. — « Oui, cette fête pour laquelle on » fait d'immenses préparatifs au Champ-de-

» Mars. » J'étais ébloui de la magnificence de l'habit. Le tailleur partit. Je me préparais moi-même à prendre congé de Durosay; il me retint. « Attendez donc, dit-il : cet habit me fait naître une idée.... J'ai ouï dire
» hier à quelqu'un qui se mêle de cette
» grande fête du Champ-de-Mai, qu'il leur
» manque quelques personnes......... Re-
» gardez-moi; oui! vous êtes encore frais
» et dispos; votre tête commence à pren-
» dre une physionomie patriarcale.........
» Savez-vous monter à cheval? » — « Par-
» bleu! » répondis-je avec un sourire d'amour-propre, « quand on a servi dans la
» cavalerie des droits-réunis! » — « Eh bien!
» voulez-vous être un des hérauts d'armes
» qui figureront devant la voiture de l'em-
» pereur? » Aussitôt je pensai à la bonne mine que je ne pouvais manquer d'avoir sur un cheval richement caparaçonné, moi-même revêtu d'une tunique violette parsemée d'abeilles d'or, en pantalon de soie blanc, la tête couverte d'une toque de

même étoffe que la tunique, et portant à la main un bâton de commandement dont je me sentais d'avance aussi fier que si c'eût été un bâton de maréchal. J'acceptai, j'acceptai même avec empressement et reconnaissance. On me présenta aux ordonnateurs de la fête, aux maîtres des cérémonies, aux grands officiers de la maison; je fus admis, et je jouai mon rôle dans la solennité.

Qu'on ne me demande aucun détail sur l'ordre et la marche de la cérémonie; j'y étais acteur: c'est une mauvaise place pour juger d'un spectacle. Les uns ont prétendu que c'était une fête imposante, beaucoup d'autres l'ont trouvée ridicule. Tout ce que je peux dire, c'est que de mes trois camarades, l'un était un maître en faits d'armes, un autre un pauvre maître de dessin, le troisième un ancien figurant de l'Opéra. Sans vanité, j'étais le plus bel homme des quatre, et je me regardais comme celui qui avait reçu le plus d'éducation.

C'était une bien petite place, et encore

ne l'avais-je que par *interim*. On me laissait espérer qu'après la campagne qui allait s'ouvrir, et quand l'empereur reviendrait victorieux, je pourrais être employé définitivement dans sa maison, dans celle de l'impératrice ou dans celle du roi de Rome. « Prenons patience », me disais-je.

Après avoir donné ma démission d'adjudant de bataillon, j'étais entré comme simple chasseur dans une compagnie de ma nouvelle légion. Mes camarades m'avaient vu passer à la fête du Champ-de-Mai dans mon beau costume de héraut d'armes. J'eus des querelles avec plusieurs qui se permirent de se moquer de moi. Voilà ce qui arrive aux petits comédiens qui font la parade pour les grands acteurs.

Le bonheur sembla enfin me sourire. Je rencontrai un homme que j'avais connu à ma première apparition dans l'administration des vivres en 1793. Ce n'était pas mon ami Brutus Niquet de Saint-Estève qui depuis m'avait si loyalement fait met-

tre à Sainte-Pélagie ; c'était mon cher concitoyen Rimbaut, celui qui, pour être libre de me dénoncer sans qu'il m'en arrivât malheur, m'avait brusquement congédié de ses bureaux. Il était encore dans les vivres ; il me proposa un emploi, un bien chétif emploi à la grande-armée. « Fort » bien, me disais-je : ou je vais faire de » nouveau ma fortune dans les fournitu- » res, ou ma place me fera vivre en atten- » dant les nouvelles victoires de Napoléon, » et mon installation définitive dans sa » maison ou dans celle d'un des princes » de sa famille. » Me voilà donc bien tranquille sur mon sort.

CHAPITRE VIII.

JUIN ET JUILLET.

Je me disposais à partir pour l'armée. Grâce à mes protections, je devais voyager fort commodément dans un bon cabriolet de poste, avec un des valets de chambre de sa majesté, qui accompagnait des fourgons chargés de provisions de toute espèce pour l'empereur.

J'étais encore à Paris lorsqu'on reçut les premières nouvelles des opérations militaires ; elles annonçaient des victoires. Je sentis redoubler mon enthousiasme pour Napoléon.

On attendait avec impatience des détails; trois jours se passent; tout à coup, le jour

même où je devais me mettre en route, on apprend que l'empereur est descendu le matin au palais de l'Élysée ; et déjà les bruits les plus fâcheux circulent. Pourquoi faut-il que cette fois, les bruits de ville n'aient pas même atteint la vérité? Quand on sut que Bonaparte s'était hâté de quitter le champ de bataille pour arriver à Paris, il y eut comme un soulèvement général. A son retour de l'île d'Elbe, que d'amis! A son retour de Waterloo, que d'ennemis! J'étais indigné comme tout le monde... encore plus indigné que tout le monde. Adieu mon emploi dans les vivres! adieu mon voyage avec les fourgons impériaux!... Adieu mon installation définitive dans la maison de sa majesté, ou dans celle d'un des princes de sa famille! Il est donc décidé que je me verrai toujours sur le point d'être heureux, et que les événemens publics viendront toujours renverser mes espérances!

Mais à peine Bonaparte a-t-il été forcé

d'abdiquer une seconde fois, que beaucoup le plaignent, beaucoup le regrettent; et moi, bon homme, oubliant mes propres infortunes, je me joins à ses derniers partisans. Hélas! disais-je, l'empire ne lui sera donc revenu que par *interim*, comme à moi ma place de héraut d'armes!

Depuis la funeste bataille, madame Lefèvre et Rose n'avaient reçu aucunes nouvelles de Henri. Tant de Français avaient péri dans cette sanglante journée! « Henri! » mon cher Henri! s'écriait madame Lefèvre, je ne te reverrai plus. » La pauvre Rose cherchait à calmer les inquiétudes de sa mère. « Au milieu d'une déroute, a-t-il » pu nous écrire? Peut-être est-il blessé? » Peut-être est-il prisonnier? » Puis, soudain, s'arrêtant avec effroi : « O Dieu! » Henri prisonnier! Henri blessé! et il » faut que nous envisagions ces horribles » idées comme les moins affreux des mal- » heurs qui nous soient arrivés! » Sa mère alors cherchait à son tour à lui donner

quelque espoir, et en essayant de consoler sa fille, elle en revenait bientôt elle-même à se désespérer.

Quelle fut la surprise, quel fut le bonheur de madame Lefèvre et de Rose, lorsqu'un matin elles virent entrer Henri! Il avait combattu glorieusement; son corps avait tenu jusqu'à la dernière extrémité. Il était du petit nombre de ceux qui s'étaient retirés en bon ordre. Il avait écrit; ses lettres n'étaient point parvenues. Il n'avait qu'un instant à donner à sa tante et à sa cousine; il les embrassa, jura de nouveau à Rose le plus constant amour, et se hâta de rejoindre son régiment qui allait prendre position dans les plaines de Montrouge.

Rose et madame Lefèvre revirent encore une fois Henri. Après la capitulation, il vint leur faire de tristes adieux, et suivit l'armée dans ses cantonnemens sur les bords de la Loire.

Les troupes étrangères occupèrent Pa-

ris. Oh ! cette fois, leur attitude était sombre et menaçante ; toute la population était morne, inquiète, consternée. Les deux chambres et le gouvernement provisoire ont cessé leurs fonctions. C'en est fait ; il n'existe plus une seule autorité française ; ce sont les Prussiens, ce sont les Anglais qui commandent ! la France va-t-elle devenir une province allemande ?

Avec quelle anxiété j'envisageais la situation de mon pays et ma situation particulière !... lorsque soudain on apprend que le roi approche de la capitale. « Ah ! respirons », me dis-je, et me voilà redevenu royaliste. Quoiqu'on eût été à peine averti de l'arrivée du roi, une foule immense se porta sur son passage. L'espérance, la joie ont succédé à l'inquiétude, à l'abattement. Je partageais les transports de tous les citoyens ; et cependant je pensais avec une espèce de stupéfaction aux brusques changemens que les événemens amenaient dans les hommes et dans les choses. Je me sou-

vins du contraste énorme qui avait existé trois mois auparavant entre le *Moniteur* du dix-neuf mars, et celui du vingt. « Et ce ma-
» tin! me disais-je, jusqu'à neuf heures, une
» cocarde blanche eût été un arrêt de pro-
» scription ; à midi, la cocarde blanche sur
» tous les chapeaux! » J'aperçus Durosay, j'allai à lui. « Eh! eh! me dit-il, le petit
» crédit que j'avais retrouvé, va s'évanouir
» de nouveau ; je ne m'en plaindrai pas si
» c'est pour le bien général. » Il était avec cinq ou six amis; il me proposa de venir dîner avec eux. « Allons aux Champs-Ély-
» sées, nous dit Durosay ; je suis curieux
» de voir où en est l'enseigne de mon trai-
» teur du Jardin Royal. »

Au moment où nous arrivâmes, un peintre travaillait à l'enseigne, et achevait de substituer les mots de *jardin royal* à ceux de *jardin impérial.* « Eh bien! dit
» Durosay, les deux dernières lettres se
» trouvent de tous les régimes. » Il y avait parmi les convives le machiniste en chef

de je ne sais quel théâtre. Cette histoire de changement d'enseigne conduisit cet homme, excellent royaliste d'ailleurs, à nous raconter les métamorphoses d'un très-beau lustre qui éclairait le théâtre où il était employé. « Il y a quinze mois et quelques » jours, nous dit-il, mon lustre était cou- » ronné par une belle guirlande d'étoiles » d'or. Au 31 mars 1814, nous avons rem- » placé la couronne d'étoiles par une belle » couronne de fleurs de lis d'or. Il y a trois » mois, il nous a fallu ôter les fleurs de lis » et replacer les étoiles. Savez-vous ce que » j'ai fait aujourd'hui? j'ai commandé au » doreur une belle couronne en rosaces. » Cela ne peut offusquer personne. » Je pensai à mon bel habit de héraut d'armes. Qui sait s'il n'a pas été d'abord parsemé d'abeilles, ensuite de fleurs de lis, et ensuite d'abeilles, toujours en or?

« Connaissez-vous, nous dit un autre » convive, un monsieur de Saint-Albe? » c'est un homme qui, depuis trente ans,

» a toujours été en place. Avant la révo-
» lution, c'était monsieur le comte de
» Saint-Albe; en 1792, ce n'était plus que
» M. de Saint-Albe; bientôt il fut le ci-
» toyen Saint-Albe, puis le citoyen Albe tout
» court; il reprit ensuite le nom de M. de
» Saint-Albe, et depuis l'empire, il est re-
» devenu monsieur le comte. » Après dîner nous traversâmes la place Louis XV; je racontai à mes amis l'histoire du petit âne savant à qui l'on faisait dire tour à tour: « vive Napoléon, vive l'empereur de Russie. » Nous arrivâmes au Carrousel; nous examinions sur l'arc de triomphe ce quadrige, ces chevaux de Corinthe attelés au char de la Victoire. Déjà le bruit courait que les étrangers allaient nous ravir tous ces chefs-d'œuvre des arts, dont plusieurs nous avaient été cédés par des capitulations. « Ces chevaux en seront sans doute, nous
» dit Durosay; voilà trente ou quarante
» siècles qu'on les promène des villes con-
» quises dans les villes conquérantes; ils

» ne sont peut-être pas encore au terme
» de leurs courses triomphales! » Hélas!»
pensais-je à part moi, « n'ai-je pas changé
» encore plus souvent que l'enseigne du
» traiteur, que le lustre du machiniste,
» que le comte de Saint-Albe, que le petit
» âne et même que le Moniteur? dans le
» court espace de ma vie, n'ai-je pas fait
» encore plus de promenades que les che-
» vaux de Corinthe? »

Nous aperçûmes dans la cour des Fontaines Jérôme Grindat qui chantait de nouveau : *Vive Henri quatre.* Bientôt après, il chanta : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?* Ce dernier air, il l'avait appliqué à tous les régimes; il l'avait chanté sous l'empire, à la première restauration et pendant les cent jours.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

IIe. PARTIE. — IVe. LIVRE.

CHAPITRE PREMIER.

GIFFARD AUX TUILERIES.

Jamais, je crois, les opinions ne furent plus diverses qu'au moment de ce passage encore menaçant de la tempête au calme. Outre ceux qui étaient embarrassés pour avoir une opinion, et qui, comme moi, flottaient de l'une à l'autre, on distinguait le constitutionnel monarchique, le républicain, l'ami de l'empire, l'ennemi des étrangers, l'amant de la gloire militaire, le fanatique du pouvoir absolu, le fanatique religieux, le fanatique des idées phi-

losophiques, l'ami des priviléges, le défenseur des abus par effroi des révolutions, l'ami des nouveautés par esprit de turbulence ; et je n'ai parlé que des opinions sincères : que serait-ce s'il me fallait entrer dans le détail de toutes les opinions hypocrites, affectées, jouées par ceux qui les professaient ? Ah ! dans un tel conflit, dans un tel chaos, les hommes ne devraient-ils pas s'entendre, quand ce ne serait que pour reconnaître qu'ils ne s'entendent pas, et, chacun faisant quelque sacrifice sur son opinion, tâcher d'arriver à des institutions unanimement consenties ? Est-ce donc si difficile ? Oui, car nous sommes tous, et toujours passionnés. Et cependant, y a-t-il donc une si grande différence entre un libéral royaliste et un royaliste constitutionnel ? Or, tous les hommes sensés sont de l'une de ces deux classes, ou prêts à s'y ranger. Ah ! si au lieu de flatter tantôt les uns, tantôt les autres, au lieu de les gouverner par le brusque mouvement d'une bascule,

on cherchait à établir entre eux le sage équilibre d'une balance!... Que sait-on? peut-être on réussirait... Je crus de mon intérêt de me jeter parmi les purs.

Le jour de l'entrée du roi, j'avais aperçu le marquis de Rinville dans le cortége; il avait une figure radieuse, il joignait les mains, levait les yeux au ciel, il pleurait de plaisir. Il m'avait vu, il m'avait reconnu, il m'avait fait de la main un signe amical. « Bon! m'étais-je dit, il n'a plus » aucune défiance contre moi. Voilà mon » protecteur revenu: il me tirera d'embar- » ras. » Lorsque je me présentai chez lui, monsieur le marquis achevait de s'habiller pour aller bien vite au *Te Deum* qu'on devait chanter à Notre-Dame. Il vint à moi, il m'embrassa: dans ces premiers momens, il embrassait tout le monde. De lui-même, il me promit ses bons offices; il me demanda des nouvelles de son fils; mais à peine se donna-t-il le temps d'entendre ma réponse et mes remercîmens.

Il était si pressé! Il me dit en courant de revenir le lendemain matin.

Comme je sortais enchanté de chez le marquis, je rencontrai un des anciens habitués de mon café. C'était un de ceux qui, avant le vingt mars, venaient tous les jours lire les journaux étalés sur mes tables depuis midi. Il avait une petite place subalterne aux Tuileries, qui lui valait un petit logement sous les combles : il revenait de Gand. Lui aussi ne manqua pas de m'embrasser avec transport : il ne doutait pas de mes bons sentimens. Combien il s'attendrit sur mes malheurs! « Ah! mon » cher, me dit-il, tous les honnêtes gens » n'ont-ils pas été plus ou moins frappés » dans ces temps déplorables? Mais je » peux, je veux vous être utile. Eh par- » bleu! faites-moi l'amitié de venir au- » jourd'hui dîner chez moi; vous y trou- » verez bonne compagnie. » Sous tous les gouvernemens, les gens qui habitent les petits appartemens des palais sont em-

pressés de vous inviter à dîner. Je n'étais pas homme à refuser l'invitation. « Suis-je assez heureux ? me disais-je ; me » voilà encore un autre protecteur. Je » n'étais que par *intérim* dans la maison » de l'empereur ; il est possible qu'avant » peu, je sois en pied dans la maison du » roi. »

En arrivant chez ce nouveau protecteur, je reconnus l'appartement : c'était le même où j'avais dîné plusieurs fois, il y avait onze ou douze ans, et qui alors était occupé par mon ami Philippe, l'un des maîtres d'hôtel du premier consul, et mon protecteur de ce temps-là. Il y avait encore une partie du même mobilier. Les fenêtres donnaient sur le jardin ; nous vîmes une foule d'hommes et de femmes accourus de tous les quartiers de Paris pour célébrer le retour du roi ; ils chantaient, ils dansaient. Ces danses, ces chants formaient un spectacle aussi varié qu'agréable : tout en le contemplant, je me sou-

vins que la veille il y avait eu des violences exercées contre d'autres par ces gens qui se réjouissaient. Le maître et les convives étaient des hommes fort honnêtes, bons pour leur famille, excellens amis, d'un commerce sûr; mais que je les trouvai ardens, exaspérés, haineux et vindicatifs dans leurs opinions politiques! Je crus devoir m'exprimer comme eux : on admirait mon bruyant royalisme, et déjà je me félicitais d'être vu de très-bon œil dans cette petite cour réunie sous les combles du château.

« Tout va bien, me dit mon protecteur. » Il y a plusieurs places vacantes dans la » maison par suite d'infâmes défections; » il faut absolument que nous vous en fassions avoir une ou dans la bouche, ou » dans les écuries, ou dans le service de » la chambre. » Je ne me sentais pas de joie; j'étais propre à tout; je me voyais déjà sous-écuyer, porte-manteau ou gobelet du roi.

Après dîner, il vint des visites : un homme bien poudré, bien coiffé, vêtu presque aussi ridiculement que le vieux vicomte de Rinville, entra au salon, la figure riante. Il salua gracieusement chacun des assistans; puis tout à coup, quand il en vint à moi, il parut saisi de surprise, devint sombre, et me fit un quart de salut aussi impertinent que glacial. Bientôt, tout en continuant de me regarder, ou plutôt en me toisant des pieds à la tête, il parla tout bas au maître du logis. Celui-ci, en me regardant à son tour d'un air mécontent, se mit à chuchoter avec plusieurs personnes; et à l'instant même voilà tous les yeux fixés sur moi. J'étais fort embarrassé de ma contenance; la conversation générale avait cessé; il n'y avait plus que des colloques particuliers dont il me paraissait évident que j'étais l'objet. Je m'approchai de mon protecteur pour lui adresser de nouveau mes remercîmens. « Oh ! » rien n'est fait encore, » me dit-il d'un

ton sec, « je vous préviens qu'on sera très-
» sévère sur les choix ; nous ne voulons
» admettre que des hommes d'une fidélité
» à toute épreuve. » Confondu, je me
gardai de répliquer. Il alla s'asseoir de
fort mauvaise humeur dans un coin du sa-
lon. A ce moment, on apporta des glaces
r un plateau ; j'avançais la main pour en
prendre une, lorsqu'un parent du maître,
me tirant à part, me dit avec beaucoup
de douceur et de politesse, et en cher-
chant ses paroles . . « N'auriez-vous pas dû
» sentir, monsieur, que vous n'êtes pas à
» votre place dans cette maison ? Je suis
» chargé par mon cousin de vous prier
» de vouloir bien vous retirer... par égard
» pour lui... et pour sa société. » Depuis
quelques momens, j'étais trop mal à mon
aise pour que ce petit compliment n'ache-
vât pas de me troubler : je regardai le maî-
tre qui, tout en dégustant une glace, exa-
minait lui-même d'un air inquiet comment
je prendrais la chose. Le cousin, après m'a-

voir parlé, craignant que je ne me fâchasse, voulait s'éloigner ; je le retins, et avec la même politesse, je lui demandai de quel crime on m'accusait. Il toussa, roula les yeux en jouant avec son jabot; « Eh! » bon Dieu ! » me disais-je en attendant sa réponse, « quelle révélation est donc » venu faire ce visiteur si gracieux pour » tout le monde excepté pour moi ? Pourvu » qu'il n'ait pas dit que j'ai été hérault » d'armes ! » C'était bien pis : j'étais reconnu pour l'homme qui avait allumé le premier cierge à l'enterrement de l'actrice. Je ne répliquai point ; je pris mon chapeau qui heureusement était près de la porte, et je m'esquivai.

Le marquis de Rinville était le seul protecteur qui me restât. Le lendemain je m'empressai de me rendre chez lui. Je tremblais d'être bientôt signalé par tout Paris; il importait que M. de Rinville m'obtînt bien vite une petite place, non pas à Paris, mais en province, comme il

l'avait déjà fait. Là du moins, je ne serai pas connu pour avoir joué plus d'un rôle fâcheux depuis la restauration.

Le marquis était déjà sorti, mais il devait bientôt rentrer ; je résolus de l'attendre. Je trouvai dans son salon une dame encore jeune et belle : elle avait beaucoup de douceur dans les traits ; sa parure était d'un goût exquis. Un riche cachemire, un chapeau rose, une robe d'une blancheur éblouissante donnaient à tout son extérieur quelque chose de noble, d'aimable, d'enchanteur. Je présumai que c'était quelque femme de qualité, baronne, comtesse ou marquise. Nous causâmes, et je remarquai que la douceur de sa voix répondait à la douceur de sa physionomie. Je lui parlai du bonheur qu'allaient faire naître en France la paix et l'oubli de nos querelles. A l'instant, la voilà qui s'enflamme ; elle me parle de la nécessité de sévir, de punir, de se venger. Sa voix devient aigre : « Monsieur, me dit-elle enfin, tout n'ira

» bien que lorsqu'on aura pendu tous les » jacobins. » A ce propos, épouvanté je regardais cette femme, et je croyais voir sous cette physionomie si douce, sous cette parure si élégante, une de nos furies de révolution.

Le marquis parut : il courut vers la dame avec cet air de galanterie empressée qui appartient à tous les seigneurs de l'ancienne cour. Ses regards se tournèrent sur moi, et il me sembla qu'ils prenaient une teinte de courroux et d'indignation. Il causa quelque temps avec la dame qui, disait-elle, n'avait qu'un mot à lui dire : elle ne voulut pas entrer dans son cabinet; j'étais dans un coin du salon. Ils parlaient bas; il me sembla que la dame mettait dans ses discours beaucoup d'âme; que même elle s'attendrissait, et qu'elle était prête à pleurer. Quelques mots parvinrent jusqu'à moi. « Mon cher marquis, disait- » elle, vous savez si je suis bonne mère; » je regarderais cet événement comme le

» plus heureux de ma vie. » Elle sortit ; le marquis lui donna la main jusqu'à sa voiture : il revint à moi. Hélas ! j'avais perdu mon unique protecteur. C'est en vain que je m'étais hâté de venir le voir ; il savait tout : on lui avait tout révélé, et que j'avais été hérault d'armes, et que j'avais allumé les cierges. Il me déclara que non-seulement il ne ferait rien pour moi ; mais qu'il me conseillait de rester tranquille, si je ne voulais pas qu'il me dénonçât comme un ennemi du gouvernement.

Abandonné de tout le monde, je ne perdis pas courage, et je me fis dévot.

CHAPITRE II.

RÉCONCILIATION DE GIFFARD ET DU MARQUIS.

Le marquis de Rinville n'avait rien perdu de son amitié pour son fils. Il envoya savoir de ses nouvelles, et fut très-contrarié d'apprendre que Henri n'était pas à Paris. Bientôt il pensa qu'après les bons soins qu'il avait reçus de la tante et de la cousine de Henri, il leur devait une visite de politesse. Un matin il sortit à pied, et se rendit chez madame Lefèvre. Le marquis fut poli, cérémonieux même avec les deux femmes, mais ni tendre ni affectueux. Cependant il fut un moment sur le point d'oublier son rôle de grand seigneur.

Rose lui témoignait tant de respect et d'amitié ! Il leur demanda où était son fils, Rose allait lui dire que Henri était dans les cantonnemens de la Loire; heureusement madame Lefèvre lui fit un signe qu'elle comprit; Rose se tut, et madame Lefèvre, prenant la parole, dit qu'elle croyait son neveu à la maison de campagne d'un de ses amis. Le marquis se contenta de cette réponse. Rose lui parla naïvement du portrait qu'elle avait commencé. Elle était prête à le continuer, disait-elle; le marquis répondit d'un air embarrassé que ses nombreuses occupations ne lui permettaient pas,... qu'il verrait,... qu'il la ferait avertir,... et il se retira en promettant à la mère et à la fille, avec plus d'orgueil que d'affection, qu'elles pouvaient compter sur ses bontés.

Ma dévotion était sans doute bien sincère; mais ce n'était jamais dans un coin de l'église que je me mettais en prière; c'était au milieu de la nef, à la vue de tous

les fidèles, comme si j'eusse été bien aise de devenir un objet de bon exemple et d'édification. Je suivais les processions; je me promenais de paroisse en paroisse, et j'allais toujours de préférence dans celles où se rassemblaient les gens du beau monde, les dames de qualité, les hommes les plus considérables, et les fonctionnaires publics Des méchans n'eurent-ils pas la noirceur de dire que je priais pour me faire remarquer?

En sortant de chez madame Lefèvre, le marquis de Rinville pour abréger son chemin, crut devoir traverser une église; je m'y trouvais précisément quand il y entra. Il y avait très-peu de monde à cette heure, trois ou quatre dévotes dans la nef, deux autres au pied d'un confessionnal, et quelques mendians qui à la porte de la chapelle des fonts, attendaient la fin d'un baptème. J'aperçus le marquis, comme il prenait de l'eau bénite. J'avais achevé une prière, et je reprenais haleine avant d'en

recommencer une autre. A la vue du marquis, je me précipite à genoux, non sur une chaise, mais sur la pierre. Je me signe, je me frappe la poitrine avec componction, je joins les mains, et les yeux à demi-fermés, je marmotte entre mes dents. Le marquis croit me reconnaître; il croit se tromper. Je feins de ne le pas voir ; mais je l'observe du coin de l'œil. Il tourne autour de moi, il a l'air d'examiner un tableau où il y a des échevins en robe rouge; mais c'est sur moi que sont fixés ses yeux. Il semble qu'il ne peut se persuader que cet homme qui prie si dévotement, est Giffard, son ancien perruquier, l'ancien et le premier confident des fredaines de sa jeunesse, le jacobin Giffard qui tout récemment s'est promené dans la ville en qualité de hérault d'armes de l'usurpateur. Je continuais ma prière sans paraître donner la moindre attention à ce qui se passait autour de moi. Après s'être bien convaincu qu'il ne se trompait pas, le

marquis sortit de l'église, et je me relevai, les genoux un peu froissés, car la pierre était dure, et la séance avait été un peu longue.

Le marquis n'avait pas encore une dévotion bien ardente; cependant même avant le vingt mars, tout en accusant les prêtres de vouloir marcher trop vite, il allait à la messe, à l'office, et il avait un confesseur. Je connaissais ce saint homme; c'était M. l'abbé Bazin excellent prêtre, fort complaisant, fort accommodant, aimant beaucoup les pénitens riches et de distinction, allant dîner chez eux et faisant leur partie. J'imaginai d'aller trouver M. Bazin, et il reçut ma confession générale. Je lui en dis de belles! car pour donner plus d'éclat à mon repentir, je m'avisai de grossir mes péchés. Je m'accusai de tout ce qu'on me reprochait, des cierges allumés et de mes fonctions au champ de mai. Dans mon ardeur, comme un étourdi, je m'accusai même d'avoir tiré les cordes pour renverser

la statue de la place Vendôme. Ici l'abbé m'arrêta, me dit qu'au contraire il y avait de quoi se glorifier; que c'était une bonne action qui pouvait en compenser bien des mauvaises. Je continuai : « Ah ! mon père, » ajoutai-je, puisse Dieu accepter les » malheurs que j'éprouve en expiation de » tous mes torts! je suis bien à plaindre ; » mes excès m'ont fait perdre les bontés de » mon protecteur, de mon bienfaiteur, » le pieux et honorable marquis de » Rinville. » Au nom du marquis de Rinville, le prêtre parut redoubler d'intérêt pour moi, et m'apprit, non sans y mettre une espèce de vanité, qu'il avait l'honneur de compter monsieur le marquis parmi ses pénitens. Je feignis de l'avoir ignoré, mais j'en parus enchanté. Je n'eus pas besoin de prier M. l'abbé Bazin de vouloir bien s'entremettre pour me réconcilier avec le marquis; il m'offrit lui-même ses bons offices. Il y a quelques prêtres, dit-on, qui aiment à se mêler d'affaires, de réconciliations,

de rapprochemens : l'abbé Bazin était du nombre. Je le remerciai ; je lui promis de me soumettre à toutes les mortifications qu'il lui plairait de m'imposer ; je lui promis de persister dans la voie du salut, où j'avais eu le courage d'entrer, d'expier par la vie la plus exemplaire, le scandale de ma vie passée. Je crois que s'il y eût eu encore des moines, j'aurais proposé à l'abbé de me faire capucin.

M. de Rinville qui m'avait vu prier, et qui ne se doutait pas que je l'avais vu m'observer, n'eut pas de peine à croire à mon repentir. Déjà, depuis son retour, sa dévotion était augmentée. Il y eut une espèce d'explication entre nous par l'intermédiaire du confesseur. Le marquis consentit à me recevoir : l'abbé voulut bien se charger de me présenter. J'abordai le marquis d'un air contrit ; il me reçut d'un air grave. Je mis beaucoup d'humilité dans mes aveux ; je trouvai le moyen de le flatter ; je l'assurai que mon plus grand

bonheur serait de recouvrer ses bonnes grâces, et je détruisis facilement tout ce qui pouvait lui rester sur le cœur contre moi. Il me fit un sermon si touchant et si long que l'abbé ne crut devoir rien ajouter à ce que venait de dire monsieur le marquis qui, selon lui, avait parlé comme un père de l'Église. Le vénérable marquis de Rinville, transformé subitement en père de l'Église, me rendit sa confiance et sa protection.

M. de Rinville ne tarda pas à me parler de son fils. L'influence de ma récente dévotion se faisant déjà sentir, et ajoutant à mon esprit de tracasserie et de médisance, je fus sur le point de révéler au marquis que Henri était maintenant à l'armée de la Loire. Heureusement, il me demanda si je savais chez quel ami et à quelle maison de campagne Henri était allé. Je compris que madame Lefèvre n'avait pas voulu apprendre la vérité au marquis, et, comme je n'étais pas un méchant homme, je me

bornai à lui dire que je ne savais rien sur M. Henri. Je n'avais pu m'empêcher de sourire en répondant de la sorte. Ne voilà-t-il pas que le marquis s'avise de penser que le jeune homme est près d'une maîtresse. Je profite de cette idée qui lui passe par la tête; et même, pour mieux dérouter les soupçons, j'arrange un petit roman qui achève de persuader au marquis que son fils fait la cour à une femme célèbre par plus d'une avanture galante. Je craignais qu'il ne s'en formalisât par respect pour les mœurs. Au contraire : « Il faut que jeunesse se passe, » me dit-il gaiement; j'aime mieux lui voir ainsi » quelques intrigues galantes qu'une de » ces profondes passions qui parfois en- » traînent les jeunes gens à de graves » sottises. » Il avait repris tous ses projets, il voulait toujours reconnaître ou adopter Henri; il voulait toujours le marier à la fille de cette madame Déristel, veuve de son fripon d'intendant. Mais ces beaux

projets n'étaient pas accomplis ; le marquis y voyait beaucoup d'obstacles. D'abord Henri n'était bien certainement ni un jacobin, ni un bonapartiste; mais il était patriote, philosophe, ce qui revenait à peu près au même dans l'esprit de beaucoup de gens, ce qui même était beaucoup plus fâcheux, parce que les patriotes et les philosophes n'étant pas des hommes de parti, on avait bien plus de peine à les convertir. Ensuite bien loin de consentir à ce mariage, Henri, avant les funestes événemens du vingt mars, n'avait pas même voulu voir la jeune personne, ce qui, joint à d'autres circonstances, avait fait craindre au marquis que le refus de Henri ne vînt de quelque passion...... « Me voilà un peu rassuré sur » ce dernier point, me dit-il ; cette femme » près de laquelle mon jeune étourdi est à » la campagne, ne peut lui avoir inspiré » qu'un goût léger, passager. Mon cher » Giffard, je compte sur toi ; emploie tout » le zèle, toute l'ardeur que doivent te

» donner tes nouvelles idées religieuses,
» pour amener Henri à des sentimens
» dignes de moi et du nom que je suis
» disposé à lui donner. »

Au moment où j'allais quitter M. de Rinville, un valet annonça madame Déristel et sa fille. « Reste, me dit le marquis, je
» ne serai pas faché que tu voies la jeune
» et belle personne que je destine à Henri.
» Quant à la mère, c'est une femme d'un
» esprit supérieur, d'une piété exemplaire,
» d'une sensibilité profonde et d'une dou-
» ceur angélique. Il faut à l'instant même
» nous concerter sur la marche que nous
» devons suivre. » Je restai; madame Déristel et sa fille entrèrent.

Quelle surprise! cette madame Déristel, cette dame d'une piété exemplaire, d'une profonde sensibilité, d'une douceur angélique, c'était cette femme à qui peu de jours auparavant, j'avais entendu tenir dans le même salon le propos aussi léger que cruel qui, malgré sa parure élégante,

me l'avait fait envisager comme une furie de révolution. Cette femme, qui m'avait étourdi par la hauteur de son aristocratie, n'était ni une comtesse, ni une baronne, ni une marquise; c'était madame Moreau Déristel, bien roturière et veuve d'un intendant de maison. Sa fille, mademoiselle Euphrasie Déristel avait une jolie taille, une main charmante, un teint éblouissant, de beaux cheveux blonds, de grands yeux à fleur de tête, une jolie bouche, des dents superbes; mais elle se tenait mal; ses grands yeux bleus avaient un regard incertain, étonné; cette jolie bouche était toujours niaisement entr'ouverte; sa physionomie était sans charmes : elle me parut à la fois belle et disgracieuse, fière et sotte.

Le marquis me présenta comme un homme tout dévoué à ses intérêts. Madame Déristel me sourit d'un air à la fois agréable et dédaigneux. Bientôt le marquis, entraînant madame Déristel et moi dans une embrasure de fenêtre, se mit à nous

parler très-vivement du projet de mariage qui l'occupait. Pendant ce temps, la belle Euphrasie feuilletait un livre, fredonnait, ou promenait ses doigts sur les touches d'un piano. Le marquis me somma de dire à madame Déristel ce que je pensais du jeune Henri. On juge avec quel feu je m'empressai d'en faire l'éloge; c'était un des plus aimables jeunes gens qu'on pût rencontrer; il avait toutes les qualités, toutes les vertus, tous les genres de mérite. « Vous » l'entendez, dit le marquis; il n'a qu'un » défaut; c'est d'être un tant soit peu » libéral. » Ici la dame fronça le sourcil. « Qu'avons-nous à redouter? m'écriai-je; » Dieu nous fera la grâce de toucher son » cœur. Avec une jeune et jolie femme » élevée dans les plus sages principes, avec » une belle-mère qui ne peut manquer de » prendre un grand ascendant sur son » esprit, il est impossible qu'il ne devienne » bientôt fidèle et pur. »

Ce mariage se présentait sous l'aspect le

plus avantageux aux parens des d
jeunes gens. M. de Rinville ne pou
se flatter de faire entrer son fils natu
dans une riche famille de son rang
fallait donc qu'il s'en tînt à la famille
turière de son ancien intendant. Mad
Déristel ne pouvait se flatter de trou
pour sa chère fille le fils légitime d'
noble famille; il fallait donc qu'elle
tînt au fils naturel du marquis. Et qu
M. de Rinville aurait reconnu Henri,
bonheur pour elle de s'entendre nom
la belle-mère d'un marquis! Frappé
toutes les considérations qui militaien
faveur de ce mariage, persuadé en juge
de tous les autres par moi-même,
Henri ne pourrait résister aux offres b
lantes qui allaient lui être faites, croy
voir d'ailleurs dans cette union un mo
de fortune pour moi, je promis tout
zèle au marquis.

CHAPITRE III.

RETOUR DE HENRI.

En attendant le retour de Henri, je fréquentais très-assidûment monsieur le marquis et madame Déristel. Cette femme était d'une activité incroyable pour son parti ; c'était une véritable intrigante. Elle assiégeait, elle importunait, elle fatiguait les ministres et leurs commis ; elle faisait obtenir des places et des pensions. Combien elle distribua d'entrepôts de tabac, de bureaux de loterie, de bureaux de papier timbré, et même de sous-préfectures ! La belle connaissance pour moi ! l'excellente protection ! Cependant, sauf quelques petits profits qui me revinrent de

quelques petites intrigues dans lesquelles elle eut la bonté de m'employer, je n'avançais pas; elle s'en tenait à des promesses. Si le mariage projeté réussissait, je devais obtenir par ses soins un brillant emploi dont les fonctions seraient si légères qu'elles ne m'empêcheraient pas d'exercer une autre industrie. De son côté, le marquis me promettait un superbe cadeau de noce. Je croyais déjà tenir la place et le cadeau.

Réconcilié avec le marquis, je n'avais pas précisément renoncé à ma dévotion mais je ne croyais plus avoir besoin de montrer un aussi grand zèle; je ne paraissais plus à l'église que le dimanche, et je ne faisais plus que des visites assez rares au bon abbé Bazin.

Le vieux petit vicomte de Rinville était maire de son canton, ce qui lui plaisait beaucoup: il lui semblait qu'il était encore seigneur de son village. Il fut un des membres de la chambre de 1815. Mais le parti des priviléges faillit perdre un de ses plus

vigoureux champions : le pauvre M. de Volnis ne fut pas encore nommé député. Il y avait vingt-six ans qu'il était candidat. Cette fois il se fâcha d'autant plus qu'il se voyait repoussé pour long-temps. Il ne payait pas les impositions exigées par la charte. Aussi murmurait-il qu'elle faisait trop pour l'aristocratie financière, et pas assez pour l'aristocratie des talens. Pour le calmer, on lui donna une nouvelle sinécure. Encore un canonicat ! Le marquis était destiné à se trouver toujours passé dans ses opinions par ceux qui l'entouraient. Avant le vingt mars, il n'avait été qu'un modéré auprès de son vieux cousin, et il n'était encore qu'un modéré auprès de madame Déristel et de moi qui, pour me faire bien venir de cette dame, enchérissais sur ses discours et sur ses sentimens.

Henri revint. Il s'était conduit dans ses cantonnemens en bon français, en soldat patriote et résigné. Il avait aidé son capitaine à calmer l'exaspération,

à étouffer les murmures de quelques-uns de ses camarades. Son exemple, ses paroles les avaient ramenés à la soumission et au sentiment de leurs devoirs. Le hasard voulut qu'il arrivât à Paris par l'avenue de Neuilly, le jour où les généraux étrangers passaient une grande revue de leurs troupes à la barrière de l'Étoile. Il vit leurs nombreux soldats, leur formidable artillerie ; il vit la femme ou la sœur d'un général anglais dans une brillante calèche, comme une reine recevant les hommages de ses satellites. Quel spectacle pour le jeune militaire! « Juste ciel! disait-il, on m'a fait dé-
» poser ma baïonnette... et je vois bril-
» ler sous les murs de Paris des baïon-
» nettes étrangères!... » Contraignons-
» nous, ajouta-t-il, en concentrant sa fureur. « Nous sommes vaincus; malheur à
» nous; c'est le sort de la guerre. Eh
» bien! sachons supporter notre malheur
» avec une courageuse résignation. Que

» nos ennemis abusent de la victoire; qui
» sait s'ils n'amassent pas de terribles
» vengeances contre eux-mêmes!... Mais
» non, » continua le jeune philosophe en se calmant par degrés, à mesure qu'il s'éloignait du tableau qui avait froissé son âme, « ne nous vengeons jamais. Puisse la
» France recouvrer sa force, son indé-
» pendance, sa liberté, pour donner aux
» autres nations l'exemple de toutes les
» vertus! » De douces espérances pour l'avenir chassaient les idées sinistres que lui avait inspirées l'aspect de nos vainqueurs. A chaque pas qu'il faisait dans Paris, d'autres idées également douces s'emparaient de son esprit: il pensait qu'il allait revoir son père, sa bonne tante, sa charmante cousine.

Chargé par le marquis de l'instruire à point nommé du retour de son fils, j'allais fréquemment chez madame Lefèvre. J'y arrivai quelques momens après Henri. Quelle joie cet heureux retour faisait

éprouver à Rose et à sa mère! « Je sais » quelqu'un, dis-je, qui va être aussi con- » tent que nous : monsieur le marquis de » Rinville. » — « Dès demain j'irai chez » lui, » répondit vivement Henri. Alors je me permis de me vanter de n'avoir pas dit à monsieur le marquis dans quel pays était son fils, et je crus devoir engager Henri à ne pas révéler à son père qu'il venait d'être licencié avec les braves de l'armée de la Loire. «Pourquoi donc cela?» répondit brusquement Henri, « dois-je en » rougir? » Heureusement madame Lefèvre fut de mon avis; Rose se joignit à sa mère. Henri se sentit de nouveau péniblement affecté. « Je suivrai vos conseils, dit-il en soupirant à sa tante et à sa cousine; « oui, je me tairai: je ne veux pas » affliger mon père. »

« Alerte, alerte, monsieur le marquis, » dis-je à M. de Rinville, chez lequel je m'empressai de courir le soir même; « notre » jeune homme est arrivé. » — « Il est ar-

» rivé !... » — « Je l'ai vu. » — « Fort bien ; lui
» as-tu parlé de mes projets, de mes dé-
» sirs ? » — « Pas encore. » — « Pourquoi
» donc ? tu as eu tort. » — « Ne vaut-il
» pas mieux qu'il voie d'abord mademoi-
» selle Euphrasie ? » — « Oui, oui, tu as
» raison ; il faut ménager une entrevue,
» une surprise.... Oh ! il ne peut manquer
» de la trouver charmante. »

J'allai par les ordres du marquis chez madame Déristel. Elle parut aussi joyeuse et aussi occupée de l'arrivée du jeune homme, que M. de Rinville lui-même. Tandis que le marquis se préparait, se recueillait pour faire à son fils la réception qui avait été concertée entre nous, madame Déristel songeait à faire prendre à sa fille la parure la plus avantageuse pour l'entrevue qui allait avoir lieu. Elle lui répétait les leçons les plus minutieuses sur la contenance qu'elle devait avoir, sur les discours qu'elle devait tenir ; et moi, comme un courrier de dépêches,

comme un actif aide de camp, je passai une partie de la nuit à courir de chez le marquis chez madame Déristel, de chez madame Déristel chez le marquis, portant les ordres, les nouvelles et les instructions. J'attachais au succès de l'entreprise autant d'importance que s'il eût été question de marier mon propre fils.

CHAPITRE IV.

DINER CHEZ LE MARQUIS DE RINVILLE.

Le marquis accueillit son fils avec beaucoup de tendresse. Il lui demanda en souriant, pourquoi il était resté si long-temps hors de Paris. Henri, en rougissant, répondit que les affaires pour lesquelles il s'était absenté, avaient duré plus qu'il ne croyait. Le marquis, bien persuadé que son fils avait été retenu à la campagne par quelque intrigue galante, commença quelques plaisanteries que Henri ne pouvait comprendre; puis, d'un ton sérieux et paternel, il ajouta qu'il approuvait le silence du jeune homme, et que ce n'était pas à un père qu'il convenait d'être le con-

fident des bonnes fortunes de son fils. Henri comprit encore moins cette grave sentence.

La conversation tomba sur les affaires publiques. Le marquis dit qu'il espérait avoir bientôt un puissant auxiliaire pour amener enfin son fils à la raison. Ces paroles, prononcées d'un ton de finesse, firent trembler Henri. Il en conclut que son père n'avait pas renoncé à l'idée de le marier. Voulant reculer le moment des débats, il osait à peine parler de sa tante et de sa cousine; il se contenta d'exprimer combien il avait été sensible à la visite que M. de Rinville leur avait faite. Le marquis approuva beaucoup son fils de vouloir achever son droit. « Au surplus, » ajouta-t-il, en reprenant son air de finesse, « le moment n'est peut-être pas bien loin » où je pourrai réaliser les grandes espé» rances que je me suis plu depuis long» temps à former sur toi. Il ne s'agit que » d'avoir un peu de complaisance, un peu

» de docilité pour mes conseils; en un
» mot, il ne s'agit que de te laisser con-
» duire par un ami, un père qui doit né-
» cessairement savoir mieux que toi ce
» qui convient à ton bonheur. Or çà, mon
» cher Henri, peux-tu venir dîner aujour-
» d'hui avec moi? J'ai des dames,... des
» dames à qui je suis bien aise de te pré-
» senter. » Cette invitation, l'annonce qu'il trouverait des dames chez le marquis, augmentèrent le trouble et les craintes de Henri; mais il n'avait aucun motif, il ne trouvait aucun prétexte pour refuser; il accepta.

Le marquis avait à dîner quelques autres convives; mais il n'y avait que deux dames: ces deux dames étaient madame et mademoiselle Déristel. Ainsi toutes les parties intéressées purent s'examiner, s'observer bien à leur aise. Madame Déristel, impétueuse, altière et babillarde, énonça dès le premier moment ses opinions tranchantes en politique. Par politesse envers

une dame, et toujours craignant d'affliger son père, Henri répondit avec beaucoup de modération. Madame Déristel, au lieu de voir en lui un homme généreux qui veut éviter le combat pour ne pas accabler son adversaire, n'y vit qu'un homme qui reconnaît l'infériorité de sa cause et qui se sent battu. Pour mademoiselle Euphrasie, elle n'avait pas ouvert la bouche ou plutôt, selon son habitude, elle avait tenu la bouche ouverte sans parler. Elle avait beaucoup considéré Henri. Henri, tout en étant très-poli, très-respectueux pour la mère, avait également beaucoup considéré la jeune personne. Cette attention mutuelle à se considérer n'avait pas échappé à M. de Rinville qui, avec son caractère vif, toujours jeune, toujours étourdi, sentait redoubler ses espérances. Avant qu'on se mît à table, il avait saisi un moment favorable pour demander à son fils comment il trouvait cette jeune demoiselle. « Très-belle, » avait répondu

Henri. C'en fut assez pour que le marquis se persuadât que son fils, frappé de la beauté de mademoiselle Euphrasie, en était tombé subitement amoureux. On vint avertir monsieur le marquis qu'il était servi. Il offrit sa main à la mère, il engagea Henri à offrir la sienne à la fille. Le bon marquis était ému, était joyeux, et la sensible madame Déristel partageait l'émotion et la joie du marquis.

Pendant le dîner, on ne parla point politique ; on parla littérature, spectacles, beaux-arts; on se trouva parfaitement d'accord. L'habitude du monde donnait à madame Déristel une grande aisance et même une espèce d'élocution. Toutes les fois qu'il n'était pas question de politique, cette femme avait réellement un excellent ton, et ses phrases de sensibilité semblaient partir d'un cœur pénétré. Henri crut devoir se livrer tout-à-fait à ce qui faisait l'objet de la conversation. Comme son éducation, si bien commencée par

l'honnête Lefèvre et achevée par d'habiles maîtres, le mettait en état de parler avec goût, avec esprit, il pouvait briller dans l'entretien, et généreusement il cherchait, il trouvait le moyen de faire briller madame Déristel. Il poussa même cette délicate attention si loin qu'il parvint à faire parler, et parler d'une manière qui n'était pas trop ridicule, mademoiselle Euphrasie. Le marquis était transporté. Après dîner, il prit son fils à part, et lui demanda ce qu'il pensait de madame Déristel. Henri répondit qu'il lui trouvait beaucoup d'esprit. « N'est-ce pas? reprit le marquis; » du courage, » ajouta-t-il, en serrant la main de son fils avec tendresse, « elle est » pour toi, j'en réponds. » Ces mots achevèrent de déconcerter Henri. Déjà il avait cru remarquer que ce dîner avait été concerté comme une espèce de petit guet-apens où l'on espérait surprendre, forcer, changer ses inclinations.

C'était moi qui l'avais imaginé, ce dîner.

Avant qu'on fût levé de table, j'étais dans le cabinet du marquis : j'étais si curieux de savoir où en étaient les choses! Le marquis vint m'apprendre ses belles espérances; je sautai de joie, je me mis à chanter et à danser; et le bon marquis, touché de l'attachement que je lui témoignais, me serrait la main, chantait et dansait avec moi. Il me quitta bien vite pour rejoindre sa société.

Plusieurs personnes survinrent. On causa. Comme de raison on parla politique, et comme de raison tous les assistans se piquaient d'afficher l'opinion la plus aristocratique. Henri se contint long-temps; il gardait le silence, ou, pour éviter de se mêler de cet entretien qui le fatiguait, il adressait quelques mots à la jeune personne. Le marquis remarquait d'un air satisfait ces attentions de son fils pour mademoiselle Euphrasie, et il était en extase des rapides progrès que l'amour, suivant lui, faisait sur le cœur du jeune homme. Ma-

dame Déristel dominait la conversation. Elle pérorait, elle raisonnait, elle s'enflammait, elle trouvait du modérantisme et de la pusillanimité à des personnes qui cependant s'exprimaient assez bien en énergumènes. Henri s'approcha un moment de son père, et lui dit tout bas qu'il trouvait madame Déristel beaucoup plus aimable, lorsqu'elle parlait de modes et de spectacles, que quand elle parlait des affaires publiques. Un monsieur s'avisa de dire, sur les soldats de l'armée de la Loire, un mot qu'on trouva très-piquant. Tout le monde se mit à rire. Henri ne put se contenir davantage, et répliqua vivement par un mot très-énergique, qui ne fit pas rire les auditeurs. Mais à l'instant tous les yeux se tournèrent sur lui avec étonnement. Comment? un libéral! un indépendant! un bonapartiste dans le salon de monsieur le marquis de Rinville! Madame Déristel lança sur le jeune homme un regard sévère, et mademoiselle Euphrasie sembla désolée qu'il

eût déplu à sa mère et à la compagnie. « Il faut pardonner à ce jeune homme, » dit le marquis tout confus, « il a eu le » malheur d'être élevé dans des principes » bourgeois, philosophiques. » Mais ce qu'il y eut de singulier, c'est que la fanatique madame Déristel, après son premier coup d'œil de mécontentement, se joignit au marquis pour excuser Henri. « Oui, » dit-elle, il est vif, pétulant, parce qu'il a » été militaire; mais j'espère que nous l'au- » rons bientôt ramené à la bonne cause. » Henri allait répliquer; le marquis le prévint, et proposa d'employer agréablement la soirée. On fit de la musique; on joua; Henri trouva bientôt le moyen de s'esquiver.

En montant à son petit logement, il aperçut encore de la lumière chez madame Lefèvre; il entra. Madame Lefèvre travaillait, Rose lisait; il était moins tard que Henri ne l'avait cru : il paraît que le temps s'était écoulé bien lentement pour

lui dans la société de madame Déristel et de sa fille. Henri prit un siége, Rose ferma son livre, madame Lefèvre interrompit son ouvrage. On causa ; quel aimable entretien! Oh! que Henri se trouvait bien plus à son aise, bien plus heureux, assis entre ses deux meilleures amies, que dans cette belle compagnie de comtes et de barons de l'ancien et du nouveau régime! car il y avait chez le marquis de l'ancienne et de la nouvelle noblesse. Que cette bonne et simple madame Lefèvre, pauvre couturière, lui paraissait préférable à l'impérieuse et spirituelle madame Déristel ! Que les discours à la fois naïfs, innocens et gais de cette jeune artiste, sa cousine, son amante, lui plaisaient plus que les ricanemens et les grands talens en musique de mademoiselle Euphrasie! Comme le temps s'écoula vite ! « Me voilà revenu près de » vous, disait Henri, pour ne vous plus » quitter. Ah ! qu'au moins notre bonheur » privé nous aide à supporter les malheurs

» publics. Voulez-vous que je vous soumette
» le plan que je me suis fait ? Je ne veux
» point de fortune, je ne veux point de
» gloire ; je continuerai d'écrire si je crois
» que mes écrits puissent être de quelque
» utilité ; et dès que j'aurai un état... O ma
» charmante cousine ! vous m'avez avoué
» que votre cœur était à moi ; j'espère que
» vous ne me refuserez pas votre main.
» Tous deux alors nous consacrerons tous
» nos soins, tous nos instans à embellir
» l'existence de ma chère tante,... de ta
» mère, ô ma chère Rose, qui a été une si
» bonne mère pour moi. » A ces doux
projets, Rose et madame Lefèvre tendirent
la main à Henri en signe de consentement ;
et ces trois êtres simples, bons, vertueux,
jouissaient d'un bonheur inconnu à presque tous les riches, inconnu à tous les ambitieux.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

DES

CHAPITRES DU QUATRIÈME VOLUME.

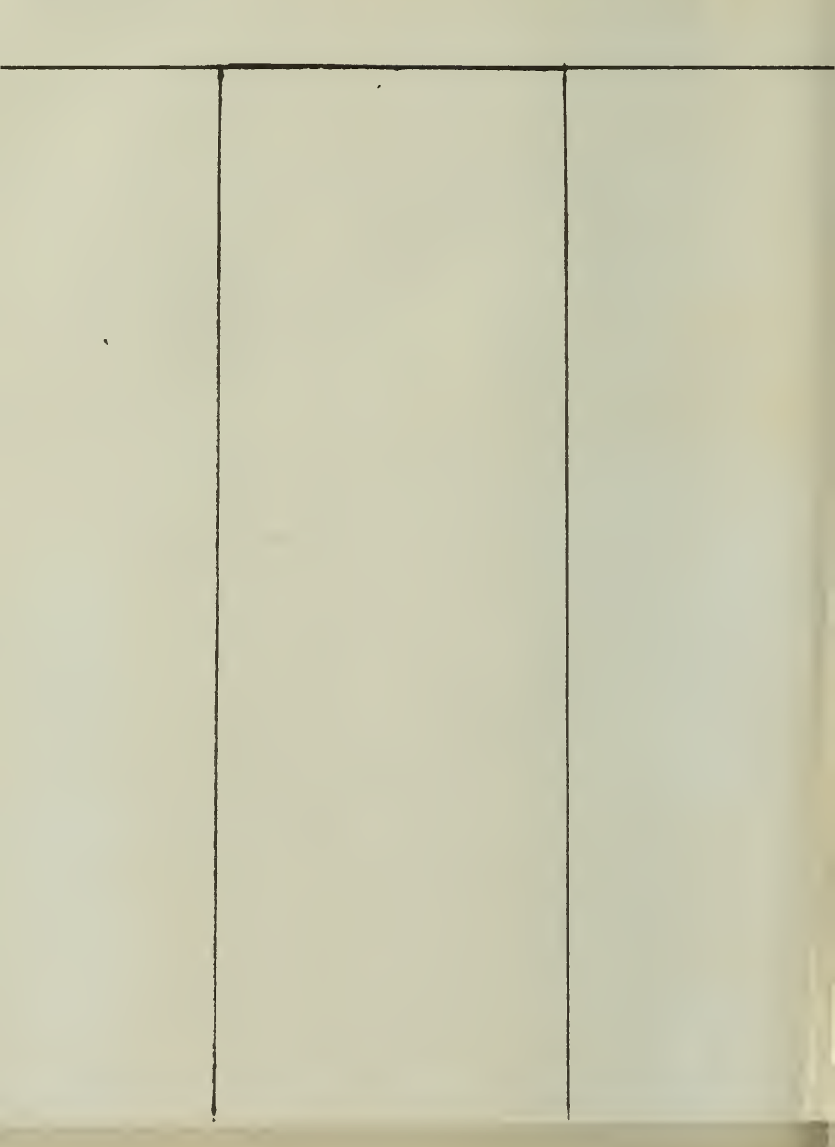
SECONDE PARTIE.

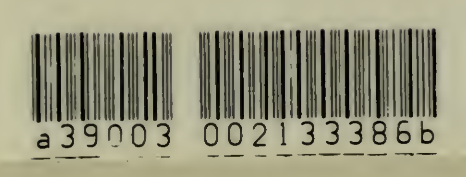
SUITE DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.




a39003 002133386b

